

Université de Zagreb

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES

**Analyse traductologique de la traduction du
roman de Gaétan Soucy *La petite fille qui
aimait trop les allumettes***

responsable de la formation:

Evaine Le Calvé-Ivičević

présenté par:

Helena Šintić

1. Introduction.....	1
2. Introduction au roman <i>La petite fille qui aimait trop les allumettes</i> par Gaétan Soucy.....	3
2.1 Gaétan Soucy.....	3
2.2 <i>La Petite fille qui aimait trop les allumettes</i>	5
3. Texte original.....	11
4. Traduction publiée.....	20
5. Classification des fautes de traduction.....	29
5.1 Fautes d'orthographe et de ponctuation.....	30
5.2 Fautes de grammaire.....	31
5.3 Fautes de syntaxe.....	34
5.4 Fautes de style.....	35
5.5 Sous-traduction et sur-traduction.....	38
5.6 Omission.....	39
5.7 Faux sens / contresens / non-sens.....	40
5.7.1 Faux sens.....	40
5.7.2 Contresens.....	42
5.7.3 Non-sens.....	43
6. Les difficultés que présente le style de Gaétan Soucy.....	46

6.1 Jeux de mots.....	50
6.2 Difficultés lexicales.....	51
6.3 Les images liées à la guerre et à la religion.....	54
7. Notre traduction.....	57
8. Conclusion.....	69

1. INTRODUCTION

"La traduction naît d'un désir de transmettre une vision, une histoire, une culture. C'est un bonheur, un défi sans cesse renouvelé que de façonner une nouvelle vie à un texte, de le regarder grandir dans une autre langue. C'est par ce travail qu'on voit la langue, véritable organisme vivant, s'ouvrir par moments pour ensuite se rebeller, accueillir l'étranger et parfois l'engloutir. Nous traduisons parce que nous sommes séduits par les mots des autres et que transmettre ces mots, rendre accessible aux autres un monde qui autrement resterait pour eux irrémédiablement muet est un grand bonheur. C'est une chance immense de maîtriser plusieurs langues, de voir le sens derrière les mots qui ne sont que musique pour la majorité des gens."¹

On pourrait penser, en lisant cette explication poétique du travail du traducteur, qu'il s'agissait d'une profession sublime. Certes, l'idée de traduire est très séduisante, surtout pour un lecteur avide qui n'a pas de grande envie d'écrire lui-même. La réalité, quand même, est souvent différente: le travail du traducteur est souvent pas reconnu, mal payé, difficile jusqu'au point où on veut "se mettre le feu aux robes", comme le dirait la narratrice du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Nous n'orienterons pas notre étude vers la recherche de définitions de ce qu'est la traduction, ni sur les étapes de ce "processus de transformation entre codes distincts avec le maintien d'un invariant"². Contentons-nous de dire à ce propos qu'une telle définition ne comprend pas la réalité de l'activité traduisante, du transfert du sens

¹ Lebeau, Anne-Catherine. 2004. "La traduction vivante", dans *Spirale: arts * lettres * sciences humaines*, n°197. p. 17.

² Albir, Amparo Hurtado. 1996. "La traduction: classification et éléments d'analyse", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol. 41, n°3. p. 367.

d'une langue en une autre, les questions innombrables posées par des contextes toujours nouveaux, les recherches dans les dictionnaires ou sur l'internet qui peuvent durer deux minutes ou trois heures, le bonheur de trouver tout à coup, après s'être résigné, la solution parfaite... Nous n'avons pas beaucoup d'expérience en traduction, mais nous avons déjà vécu un nombre de situations pareilles, surtout en écrivant ce mémoire.

Ce n'est donc pas sur le processus, mais sur son résultat que nous focaliserons notre étude, qui consistera à analyser, à la lumière des connaissances en traductologie que nous avons acquises au cours de notre formation universitaire, une traduction existante et à proposer notre propre traduction, censée être plus réussie, d'un extrait du roman sous étude.

Le texte qui suit est composé de sept parties. D'abord, une partie liminaire qui présente la biographie de l'auteur et le contenu du roman dont nous allons parler. Nous y avons inclus une brève présentation du personnage principal et de sa motivation, que nous estimons utile pour aborder la traduction dans la suite. Après cette introduction, nous allons présenter le texte traduit – deux extraits du roman, que nous avons choisis parce que nous pensons qu'ils illustrent le mieux les problèmes posés pour la traduction du roman, ainsi que la traduction publiée³. Ensuite nous allons analyser les fautes que nous avons rencontrées dans cette traduction. Nous classerons les fautes selon une typologie qui nous paraît la plus adéquate et commenterons les illustrations fournies par la traduction publiée, dont nous allons retenir les exemples les plus intéressants ou typiques, que nous ferons suivre de nos solutions, censées mieux rendre le texte de départ. Après l'analyse des fautes de traduction, nous nous arrêterons sur le style de l'auteur tel qu'il se manifeste dans ce roman et essayerons de définir ses composantes les plus importantes et les plus complexes à reproduire en croate. Nous commenterons la façon dont ces difficultés ont été résolues dans la traduction publiée et discuterons les raisons pour lesquelles nous avons choisi telle ou telle solution en expliquant les difficultés que nous avons rencontrées lors de la traduction. Ce chapitre sera suivi, dans la dernière partie de ce mémoire, de notre traduction. Nous donnons, pour finir, une conclusion à notre travail.

Nous avons lu, au cours de notre travail sur ce mémoire, plusieurs textes portant sur la traduction, auxquels nous puiserons références et citations dans notre mémoire. La plupart de ces textes a été écrite par des traducteurs, critiques ou linguistes québécois, et ils nous ont

³ Soucy, Gaétan. 2003. *Djevojčica koja je previše voljela šibice*. Traduit par Ita Kovač. OceanMore: Zagreb.

aidés à mieux comprendre l'œuvre de Gaétan Soucy et la relation entre le français du Québec et celui de France.

Passons maintenant à notre travail, en espérant que la constatation suivante se montrera exacte :

"Si l'œuvre littéraire traduite est une œuvre de (ré)création, si le traducteur est une personne créative, le processus de la traduction sera créatif en soi."⁴

2. INTRODUCTION AU ROMAN *LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES* PAR GAÉTAN SOUCY

Dans son article *Traduire, un art de la contrainte*, Charles Zaremba dit que "le traducteur est avant tout un lecteur: sans goût pour la littérature (ou même simplement la chose écrite), il est peu probable que quelqu'un se mette à traduire, puisque cet acte nécessite une première lecture (en termes linguistiques: un premier décodage)."⁵ Outre qu'il faut lire et comprendre l'œuvre que l'on va traduire, il est important que son sens soit pénétré et que, pour ce faire, le traducteur fasse la connaissance du milieu dans lequel est située l'action de l'œuvre et aussi des informations générales sur l'auteur et son style d'écriture. Dans le but de faire mieux connaître l'œuvre dont nous allons traduire et analyser une partie, le roman *La Petite fille qui aimait trop les allumettes*⁶, nous allons commencer notre travail par une présentation du roman et aussi de son auteur, le nouvelliste canadien Gaétan Soucy. Nous allons présenter les faits généraux concernant sa biographie et son œuvre, puis nous résumerons l'action du roman. Nous formulerons quelques observations, d'un point de vue littéraire, sur les problèmes principaux que pose le roman et qu'il est important de retenir pour en faire une bonne traduction. Comme le dit la citation ci-dessus, il est important de lire attentivement

⁴ Motoc, Diana. Traduction et création: <http://www.arches.ro/revue/no04/no4art07.htm>

⁵ Zaremba, Charles et Dutrait, Noël (dir.). 2010. *Traduire, un art de la contrainte*. PUP: Aix-en-Provence. pp 29 – 47.

⁶ Soucy, Gaétan. 1998. *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Éditions Boréal: Montréal.

l'œuvre avant de la traduire, et il est aussi important de comprendre ce que veut dire l'auteur, à savoir de décoder le sens, pour pouvoir aboutir à une traduction.

2.1. GAÉTAN SOUCY

Gaétan Soucy est né le 21 octobre 1958 dans un quartier ouvrier de Montréal. Après des études en physique et en mathématiques à l'Université de Montréal, il a étudié la littérature à l'Université du Québec, où il a aussi obtenu une maîtrise en philosophie. Puis il consacre quelques années à l'étude exclusive de la langue et de l'écriture japonaises. A partir de 1986, il passe presque tous ses étés au Japon, où habite d'ailleurs la mère de sa fille. Il enseigne la philosophie au Cégep Édouard-Montpetit à Longueuil et est chargé de cours à l'Université du Québec.⁷

Gaétan Soucy a publié quatre romans et une pièce de théâtre. Son premier roman, *L'Immaculée Conception*, est publié en 1994 (en France, le roman est publié l'année suivante sous le titre *8 décembre*) et il est honoré par le Festival du Premier roman de la ville de Chambéry en France. Ce roman "dévoile l'écriture impeccable de l'auteur et (...) la structure narrative qu'il privilégiera dans les deux romans suivants, selon laquelle, dans la marge d'une histoire (sadique) dont on apprend les détails peu à peu, se succèdent d'autres scènes où se joue de même quelque rapport de force entre deux personnages..."⁸

En 1997, il publie son second roman, *L'Acquittement*, qui remporte le Grand Prix du Livre de Montréal.

Son troisième roman, *La Petite fille qui aimait trop les allumettes*, est publié en 1998. Ce roman a connu un grand succès et a été publié dans une vingtaine de pays, y compris en Croatie, et il apporte à son auteur une renommée internationale. Il est lauréat du Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec.

En 2001, Soucy publie *Catoblépas*, une œuvre théâtrale qui est créée par le Théâtre UBU, et qui sera présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 11 septembre au 6 octobre 2001. En 2002, il publie *Music-Hall!* qui remporte le Prix des libraires du Québec, de même que le Prix France-

⁷ www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/auteurs/gaetan-soucy-61.html

⁸ Sergent, Julie. 2000. "Cet amour inéluctable", dans *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n°97. p 16.

Québec/ Jean-Hamelin. En 2003, il reçoit également le Grand Prix de Littérature française hors de France (Fondation Nessim Habif) pour son œuvre et plus particulièrement pour *Music-Hall!*.

Il se distingue par sa recherche stylistique sur la langue, aussi que par ses thèmes récurrents: la gémellité, le remords, le pardon et l'âme errante à la recherche d'amour. Comme le dit Laurent Laplante dans son article sur les romans de Soucy, "il revient avec insistance, de livre en livre, aux mêmes symboles et à des questionnements (...) jumeaux. Toujours le même, jamais le même. Toujours prenant, jamais prévisible."⁹

Il a été lauréat du prix Ringuet de l'Académie de lettres du Québec et en nomination pour le prix Renaudot.

Gaétan Soucy est mort d'une crise cardiaque le 9 juillet 2013 à Montréal.¹⁰

2.2 La petite fille qui aimait trop les allumettes

La Petite fille qui aimait trop les allumettes est, comme nous l'avons déjà mentionné, le troisième roman de Gaétan Soucy. Il a été publié en 1998 aux Éditions Boréal. Ce roman, où Gaétan Soucy reprend un nombre de thèmes déjà présents dans ses autres romans, a connu un grand succès international et il a été traduit en une vingtaine de langues.

Un matin, dans un grand domaine isolé entouré d'une pinède, deux adolescents trouvent leur père pendu dans sa chambre. Leur recherche d'une "boîte à trou" pour enterrer leur feu père suscite leur premier contact avec le monde. Pas à pas, un de ces enfants, la narratrice, nous révèle l'histoire de leur vie, de leur père qui est pour eux à la fois Dieu et maître (mais presque jamais seulement *père*), et enfin du secret terrible de leur famille.¹¹ Leur vie est organisée selon les règles strictes édictées par le père, et outre ces règles et le domaine en ruine, ils ne connaissent presque rien – sauf les livres de la bibliothèque, les œuvres de Saint-Simon et de Spinoza. La mort du père bouleverse leur monde. La vie qu'ils connaissent arrête d'exister et ils se trouvent face à mille questions, face à une liberté aussi effrayante que belle. Le narrateur

⁹ Laplante, Laurent. 1999. "L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf", dans *Nuit blanche*, le magazine du livre, n°74. p 10

¹⁰ http://m.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2013/07/10/008-gaetan-soucy-deces.html

¹¹ <http://journal-d-une-lectrice.net/m/article-10983209.html>

/ la narratrice "va essayer d'inventer ce monde nouveau qui se présente à lui, de le faire entrer dans ses mots; de l'adapter à ses sentiments, de le plier à son imagination, ses souvenirs, au vieux monde du père qui continue à travailler en lui. (...) ... il lui restera, à défaut d'espoir et d'illusion, un ultime refuge."¹²

La petite fille qui aimait trop les allumettes reprend la thématique des romans précédents. Laurent Laplante décrit les événements que ce roman a en commun avec les autres œuvres romanesques de Soucy. Outre la mère morte :

"Une fois de plus, le chagrin déboussole le père. Une fois de plus, l'incendie intervient comme un cataclysme et une malédiction. Une fois de plus, on hésite à dire de la jeune voix narratrice qu'elle est celle d'un garçon ou celle d'une fille. Une fois de plus, la culpabilité, même si elle prétend s'être rachetée par un "juste châtement", survit à tout acquittement".¹³

En décrivant l'action de *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Aurélien Boivin remarque qu'il s'agit d'un roman qui "...n'est pas facile à résumer car un bon lecteur ne doit pas se contenter du premier niveau de lecture de cette œuvre, riche et dense, certes, mais aussi d'une grande portée symbolique et métaphorique".¹⁴ Le but de notre travail n'étant pas l'analyse de la portée de ce roman, mais celui des difficultés que pose sa traduction en croate, nous limiterons notre analyse aux deux aspects du roman que nous croyons avoir la plus grande importance pour le traducteur (outre la langue et le style, bien sûr, thèmes que nous allons reprendre plus tard dans le chapitre dédié aux particularités linguistiques du texte): la dualité et l'ambiguïté qui entourent le personnage de la narratrice et l'aspect politique du roman.

Le rôle du narrateur est très important – c'est lui qui raconte au lecteur les événements qui constituent un roman, et c'est sa version de ces événements que le lecteur doit accepter comme la vérité. Le lien entre le narrateur et le lecteur est étroit et il comprend une confiance absolue du lecteur en l'honnêteté et l'objectivité (concept relatif, certes) du narrateur. La narratrice de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* rompt ce lien deux fois dans le cours de son récit – ces deux ruptures témoignent peut-être mieux que les autres ambiguïtés de la relativité des choses, idée qui entoure tout le roman. En termes simples, la personne qui raconte l'histoire se présente sous une identité masculine. Mais, arrivé presque à la moitié du

¹² Boivin, Aurélien. 2001. "La petite fille qui aimait trop les allumettes ou la métaphore du Québec", dans Québec français, n°122, pp. 107-119. p 92.

¹³ Laplante, Laurent. 1999. p 11.

¹⁴ Boivin, Aurélien. 2001. p 90.

roman en se croyant accompagné d'un narrateur masculin, le lecteur découvre, à l'aide d'autres personnages aussi étonnés que lui, que ce garçon est, en fait, une fille.

"Pourquoi parles-tu toujours de toi comme si tu étais un garçon? Et cet accent marseillais, je me demande où tu as pu pêcher ça...Tu ne sais donc pas que tu es une jeune fille?"¹⁵

Elle hésite à l'admettre car sa notion de sa propre féminité est écrasée par les instructions de son père: "En outre, elle n'échappe pas à la profonde misogynie de son père, comme en témoigne son vocabulaire, réduisant la femme à deux dénominations: vierge ou pute. Pire encore, Alice demeure convaincue d'être un garçon, jumeau de son frère aîné..."¹⁶

Le père, sorte de Dieu détenteur de toute loi et source de toutes les connaissances que possèdent la narratrice et son frère, traite Alice comme un garçon. "Frère m'appelle frère, et père nous appelait fils quand il nous commandait tout la veille encore."¹⁷

Tout en étant conscients des différences physiques qui les séparent, elle et son frère font comme leur père:

"Yo-ho, monsieur rêve au prince charmant! Yo-ho, monsieur est amoureux!"¹⁸, ainsi Alice est-elle taquiné par son frère. Quand son identité sexuelle est établie sans doute possible par les gens du village, Alice accepte qu'elle est une fille – mais elle le fait à contrecœur, consciente de la position inférieure et instable qu'elle occupe dans le monde si elle réclame son identité féminine:

"...je vais appliquer aux mots le genre des putes et les accorder en conséquence, même si je demeure le fils à mon père et le frère de mon frère, selon la religion."¹⁹

"Je ne sais si je me fais bien comprendre, et ça m'angoisse. Je me sens tout insécure, on dirait, depuis que je me traite de pute avec le genre des mots."²⁰

Le féminin est marginalisé et rien de bon n'arrive aux femmes dans le roman. Alice, comme on l'a déjà vu, est privée de son identité féminine, qu'elle retrouve juste après la mort de son père. La mère d'Alice, le lecteur l'apprend pas à pas, est morte dans un incendie, ce qui jette son mari dans la folie. La coupable de cette catastrophe, la sœur jumelle d'Alice, est elle-même brûlée dans l'incendie, auquel elle survit pour se trouver réduite à une existence

¹⁵ Soucy, Gaétan. 1998. *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Éditions Boréal: Montréal. p 78.

¹⁶ Desmeules, George et Lahaie, Christiane. 2011. "De quelques personnages enfants", dans *Québec français*, n°122, pp. 80-82.

¹⁷ Soucy, Gaétan. 1998. p 81.

¹⁸ Ibid. p 41.

¹⁹ Ibid. p 85.

²⁰ Ibid. p 119.

horrible, cachée et condamnée à vivre ses jours comme une chose, un *juste châtement*. Surprise qui confirme l'incertitude de la narratrice, cette Juste Châtiment dont elle nous parle tout au cours du roman, n'est pas un concept ou une chose. C'est le seul autre personnage féminin dans le roman, encore plus "déféminisé" que la narratrice, sans aucune possibilité de retrouver son identité.

Cette identité, ainsi que l'idée de la féminité, existent selon le père comme des paires en opposition: masculin – féminin, pute – vierge. Mais Alice représente un espace où les limites par ailleurs claires se brouillent et où les deux pôles nettement séparés commencent à se mélanger, car elle n'accepte jamais complètement les lois de son père et les aborde d'une manière presque critique. Plusieurs fois, elle hésite à classer les autres dans telle ou telle catégorie, montrant ainsi une petite résistance à l'ordre des choses imposé par son père:

"Toutes les mères sont des putes mais on peut aussi dire saintes vierges si ça nous chante, la nuance est infime."²¹

"...je sentais autour de moi les bras d'une pute, ou d'une sainte vierge, qui fleurait bon... (...) Dieu que cette pute, si c'en est une, sentait bon..."²²

L'espace gris qu'Alice crée malgré le blanc et le noir qui l'entourent est aussi évident en ce qui concerne les autres oppositions qu'on peut relier à elle. Fils ou fille? Pute ou vierge? Sauvage ou savante? Vieille ou jeune? Ce n'est pas simple à définir.

"Pour dire la vérité, je ne sais pas au juste depuis combien de temps je suis sur terre, mais il me semble que ça fait tellement longtemps. J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans."²³

Outre qu'il encourage Alice à reprendre son identité féminine, l'inspecteur des mines essaye de déterminer à laquelle de ces catégories appartient Alice.

"-Quel âge peux-tu avoir, toi? Seize? Dix-sept ans? (...)

Puis, comme je me serais fait hacher plutôt que de lui répondre, il ajouta avec un rire gentiment moqueur:

-Tu as l'âge de ton cœur, je suppose?

Ce fut plus fort que moi.

-Si j'avais l'âge de mon cœur, ça m'en ferait quatre-vingt-dix."²⁴

"Tu voudrais bien que je te donne un nom pour toi seul? Sauvage. Je t'appellerai sauvage. Ça va bien avec ton parfum d'herbe et de pluie."²⁵

²¹ Soucy, Gaétan. 1998. p 70.

²² Ibid. p 114.

²³ Ibid. p 75.

²⁴ Soucy, Gaétan. 1998. p 82.

Mais, comme on peut le voir dans les citations ci-dessus, Alice échappe à tout effort pour la classer de cette manière. Elle est jeune, peut être, mais ses souvenirs et ses expériences sont ceux d'une vieille âme. L'âge est-il important? Le sexe, l'est-il aussi? Comment relier l'image d'une "chèvre sauvage" qui sent l'herbe et la pluie avec celle du secrétaire armé de mots, le nez toujours plongé dans des "dictionnaires" de Saint-Simon et de Spinoza?

L'impossibilité d'être définie ou de respecter, disons, les limites entre les catégories, cet espace gris qu'occupe Alice, est l'espace de sa quête d'une identité à elle, une identité qui n'est pas définie par les lois misogynes de son père ou contrainte par les normes de la société.

La plupart des critiques de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* sont d'accord sur une chose: la dimension politique du roman, le fait qu'il s'agit d'une "métaphore du Québec, un Québec dominé par le patriarcat et par la religion"²⁶. Enfin, c'est au Québec et sur le Québec que Soucy écrit, et le Québec a toujours des questions politiques brûlantes à résoudre.

"...tout ça gisait dans la chambre de l'étage d'où papa nous commandait tout, la veille encore. Il nous fallait des ordres pour ne pas nous affaisser en morceaux, mon frère et moi, c'était notre mortier. Sans papa nous ne savions rien faire. À peine pouvions-nous par nous-mêmes hésiter, exister, avoir peur, souffrir."²⁷

Plusieurs critiques reconnaissent le père comme source de toute loi et religion dans le monde hermétique du domaine. Selon Aurélien Boivin, ce domaine isolé, entouré d'un monde inconnu et hostile, le Canada, loin de la France, représente le Québec. Dans le domaine, le père est l'être suprême qui ordonne tout le monde, symbole du courant politique qui a "maintenu d'une main de fer le pays québécois dans un catholicisme fervent et une francophonie militante"²⁸. Le pays québécois, de son côté, est complètement accoutumé à cette main de fer, et une panique énorme l'emplit quand cette main de fer s'évanouit.

"Père existant de ce côté-ci des choses, la vie du monde du moins avait un sens, tout de travers et cahoteux fût-il, voilà à quoi je voulais en venir. La marche des étoiles et le cours des galaxies inexorables, les légumes qui poussent avec entêtement dessous la terre velue, jusqu'aux petits bêtes trotinant tout bas dans les fourrés, et jusqu'aux odeurs qu'elles font lever des herbes drues, tout cela avait une direction que leur imprimaient les ordres de papa. Lui

²⁵ Ibid. p 82.

²⁶ Boivin, Aurélien. 2001. p 93.

²⁷ Soucy, Gaétan. 1998. p 13.

²⁸ Boivin, Aurélien. 2001. p 92.

décédé, c'était comme si un gigantesque coup de vent avait d'un seul souffle balayé la terre en ne laissant rien debout. ²⁹

Quoi faire? Comment penser? Continue-t-on à suivre les règles qu'on a suivies toute sa vie, même si leur source a disparu?

"Le cruel c'était que même à considérer qu'on nous laissât tranquilles, mon frère et moi, nous n'étions pas plus avancés. Eussions-nous continué à respecter les règles de père, à répéter tant bien que mal le chapelet de ses gestes, nous n'aurions fait qu'agiter du vide, si vous voulez mon avis, parce que tous ces rites, hors du corps vivant de papa, n'avaient plus ni queue ni tête... ³⁰

Alice est consciente de la position précaire qu'elle occupe avec son frère. La mort de leur père les a laissés face à une liberté qu'il serait insensé d'utiliser en suivant les règles qui ont, maintenant que le père est mort, perdu leur sens. "Les deux orphelins privés de père sont l'image du Québec privé de la France, la mère patrie, ce Québec qui n'a plus qu'une solution pour survivre à cette mort symbolique: aspirer, comme la narratrice, à l'autonomie, c'est-à-dire à l'indépendance. ³¹

Pendant que son frère se perd dans un chaos de destruction, incapable de continuer face au grand vide dans sa vie, Alice crée un espace à elle-même, un espace utopique comme il est indépendant, où la vie sans son père devient non seulement possible, mais aussi souhaitable, une vie qui n'est pas heurtée et menacée par cette main de fer cruelle. En échappant à toute classification et en existant entre des termes en opposition (dont nous avons déjà parlé), elle crée la possibilité d'une existence indépendante. L'enfant qu'elle attend, l'image assez claire d'une nouvelle vie pleine d'espoir née dans la liberté, n'est pas horrible, mais ravissante.

Se retrouver seul, semble-t-elle dire, n'est pas quelque chose qu'il faut craindre – l'idée qu'on a besoin de quelque chose outre soi-même n'est qu'une illusion. Non, il faut y aspirer, à cette indépendance absolue, il faut en profiter. Elle peint une image optimiste pour le Québec, disant qu'il est possible d'exister sans parent (pour revenir à l'image du Québec orphelin resté sans la mère patrie):

"Il me semble que je pourrais vivre ici avec l'enfant (...) Nous formerions une grande famille à nous deux toutes seules. Nous vivrions tellement ensemble qu'un sourire commencé sur mes lèvres se terminerai sur les siennes, par exemple. (...) Je lui ferais des langes de papillon et des oreillers de tendresse avec l'amour qu'on ne m'a jamais donné... (...) Et nous habiterions ici, dans cette salle de bal, et dans les tours aussi, et dans les dépendances que nous choisirions, car voulez-vous bien me dire de quel droit on arracherait la comtesse de soissons à ces terres qui lui appartiennent par tous les recoins de sa chair ardente? ³²

²⁹ Soucy, Gaétan. 1998. p 119.

³⁰ Ibid. p 126.

³¹ Boivin, Aurélien. 2001. p 93.

³² Soucy, Gaétan. 1998. p 178.

Nous avons présenté l'histoire du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, en nous focalisant sur deux éléments dont dépendent largement les stratégies de traduction qui seront proposées pour ce roman: l'ambiguïté de la narratrice et le message politique du roman. Nous sommes d'avis qu'il est important de capter, dans la traduction, cette ambiguïté et ce niveau politique (présents aussi au niveau du style, dont nous allons parler dans le sixième chapitre de ce mémoire), et pour pouvoir les traduire, il faut en premier lieu être conscient qu'ils existent et essayer de comprendre leur portée sur l'entièreté du roman. Nous avons essayé d'analyser ces deux éléments et de montrer l'impact qu'ils ont sur la caractérisation des personnages et l'action du roman. Dans les chapitres prochains, nous allons analyser la traduction d'une partie du roman, en prêtant attention à la qualité du transfert en langue croate.

3. TEXTE ORIGINAL³³

Ce dernier ainsi que la soutane prirent bientôt le parti de me traiter à tu et à toi, des fois que ça passerait mieux entre mes oreilles, et quand ils m'ont demandé s'il était arrivé quelque chose à mon père, j'ai fini par leur montrer que je comprenais la langue humaine comme tout le monde et j'ai répondu il est mort aujourd'hui à l'aube, ce qui a produit son effet.

Ils m'ont demandé de répéter, c'était une nouvelle qui allait faire du chemin, si avérée, mais répéter n'est pas mon fort. «Nous l'avons découvert pendu ce matin au bout d'une corde à laquelle il s'est accroché comme un seul homme sans crier gare», dis-je à la place. Le prêtre fit un signe de croix sur son ventre. L'agent semblait plus calme. Il est vrai que lui, il n'avait pas de crucifix au cou pour être sans cesse tenté de le tripoter, comme frerot avait coutume de faire avec ce que vous savez. Il me dit sur un ton empreint de délicatesse, comme si j'étais quelque chose d'infiniment fragile qu'il fallait traiter avec les égards:

- Tu as dit: «*Nous* l'avons découvert». Qui ça, nous?
- Papa a deux fils, dis-je. Moi et mon frère.

Ils ont reculé le cou de stupéfaction, à la façon des pigeons quand ils marchent, ils m'ont contemplé comme si je venais de dire quelque chose d'effarant, allez comprendre quelque chose à mes contemporains et amis. L'agent eut un geste de la main comme pour dire nous reviendrons à cela plus tard, et il me demanda encore:

- Et ta maman? Est-ce qu'il n'y a pas ta mère qui vit avec toi?
- Il n'y a jamais eu de putes à la maison, dis-je.

À voir leur tête, je me suis dit que cela appelait des éclaircissements et j'ai ajouté:

³³ Soucy, Gaétan. 1998. p. 69–74.

- Toutes les mères sont des putes mais on peut aussi dire saintes vierges si ça nous chante, la nuance est infime.

Je reçus de l'homme en soutane deux horions très rapides, un avec le plat de la main, l'autre avec le revers, tout cela en se servant de la dextre et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. J'aurais aimé mettre les doigts dans ma culotte et lui jeter du sang, mais je n'avais pas de sang ce jour-là, c'était cicatrisé jusqu'à la prochaine fois.

Alors le troisième homme, dont je n'avais vu jusqu'ici que les mains et les pieds, se leva de son siège, et je reconnus aussitôt mon semblable qui était venu chez moi m'importuner et qui était le prince dont pour me taquiner frère disait que j'étais amoureux, peuh. Il semblait s'intéresser à tout ce qu'on disait mais ne disait rien lui-même, à la manière des chats et des sages. Il avait croisé les bras, s'était appuyé de l'épaule contre le mur, et me regardait avec curiosité et gravité, pour une raison que j'ignore, il était peut-être amoureux lui aussi. Rien qu'à le voir j'avais comme une envie de passer ma langue sur toute sa figure, de mettre son nez dans ma bouche, il se passe parfois dans ma tête et dans mon corps des choses qui sont de véritables énigmes pour moi-même. Il avait gardé en main son dictionnaire et il avait fait un signet d'un de ses doigts, et ce détail me plaisait, car je faisais cela aussi, très souvent, quand j'interrompais une lecture pour rêver aux beaux chevaliers dont les pages me parlaient, je faisais un signet d'un de mes doigts. Quant au prêtre, il s'était retiré dans un coin sur une chaise et contemplait le plancher avec des yeux comme des soucoupes. Pour un homme qui avait promis de ne pas me faire de mal, je trouvais que, tout en soutane qu'il fût, sa parole n'avait pas plus de poids qu'une comète qui nous sort du trou.

Mais parlant de putes, j'essayai de leur expliquer qu'il me semblait bien avoir une très lointaine remembrance, d'une sainte vierge qui m'aurait tenu sur ses genoux en sentant bon, et même d'une angelote sur l'autre genou de la vierge au doux parfum, et qui m'aurait ressemblé comme une goutte d'eau, ainsi que mon frère essayait de m'en convaincre. Mais était-ce là un souvenir? Et était-ce là une pute?

Le curé était revenu, et d'un air catastrophé, celui qui avait eu frerot la fois où il m'avait appris que chien venait de mourir, alors que moi, ce que je m'en crissais les pneus, comme dirait mon père, le curé répétait:

«Elle est folle. Ou elle est possédée.» Les soutanes ne connaissent pas le genre des mots, si j'en juge. Je ne sais trop du reste ce qu'il faisait de sa salive, ce prêtre, mais il lui restait aux commissures une manière d'écume sèche, et gris-de-vert, un varech de bouche, si vous voulez m'en croire, que je découvrais chez un semblable pour la première fois, je ne sais si cela n'est pas si rare ou quoi, en tout cas j'ai ça en horreur, m'en cuidez. À défaut de sang, je lui jetai du mépris avec mes prunelles, toujours pleines de petites foudres, au dire feu mon père.

Ils se mirent de nouveau à parler entre eux, je veux dire l'agent et le prêtre, sans plus se soucier de moi, mis à part les regards qu'ils me lançaient parfois et qui les figeaient pour quelques instants dans une sorte de stupeur horrifiée, je pèse mes mots. Mais il y avait le prince qui était là et qui m'observait avec des yeux touchants d'amitié, et quand je le voyais qui me souriait je détournais ma figure en haussant une épaule et faisant de grands airs car enfin pour qui me prenait-il.

La grande affaire qui semblait tant accabler les deux autres et qu'ils rabâchaient comme un refrain c'est que feu mon père était propriétaire de la mine et que sa disparition allait causer des changements, et apparemment ils avaient le changement en horreur, si vous voulez mon avis. Ils ont fini par me dire que j'allais être obligé de les emmener jusqu'à papa.

- Papa a disparu.
- Comment? Que veux-tu dire? Vous avez perdu ses restes?
- Son corps est là, fis-je, mais lui, il est disparu.

Pourtant simple à comprendre.

- Alors il va falloir que tu nous mènes jusqu'à la dépouille.

Pour bien leur montrer qu'il n'en était absolument pas question, je commençai une figette. Ce n'était pas une vraie, rassurez-vous, c'était uniquement pour les impressionner, à quoi elle réussit. Le prince dit doucement, même que cette douceur, etc.:

- Vous ne voyez pas que vous l'effrayez? Elle est toute tremblante.

Un autre qui me prenait pour une pute, il devait en juger sur mes enflures, je suppose, et je lui ai envoyé dire par mes yeux.

- Monsieur l'inspecteur des mines, j'aimerais que vous ne vous mêliez pas de ça. Retournez donc à vos poèmes.

C'est l'agent qui venait de dire ça au prince.

- Eh bien justement. En tant qu'inspecteur des mines, il me semble que ça me concerne un peu tout de même, non?

Ces deux-là n'avaient pas l'air de s'aimer, pour dire que les choses sont comme elles sont. Il faut préciser aussi que l'agent avait ceci de commun avec mon frère qu'il ressemblait à quelqu'un qui ne met jamais le nez dans les dictionnaires, ce qui les rend plein de mépris jaloux pour ceux qui font un signet d'un de leurs doigts, et je me disais que toute pute qu'il m'ait traité, je ne ferais ni une ni deux en cas de guerre ouverte et je me rangerais aux côtés de l'inspecteur des mines, tous couteaux tirés. Que voulez-vous faire de quelqu'un qui ne met jamais le nez dans un dictionnaire?

Le prêtre et l'agent à moustaches conclurent que c'était un cas de force majeure et que c'était de leur devoir d'aller en avertir le mère qu'une grippe avait empêché de suivre l'enterrement de l'épicier, et je me disais qu'ils ne connaissaient décidément pas le genre des mots, quand j'ai fini par comprendre qu'ils voulaient dire sans doute maire et non mère, parce qu'attention, le secrétaire a des lectures. Ils ont dit à l'inspecteur des mines de me surveiller durant ce temps-là, et les voilà partis comme jets de pisse.

Je vais vous dire, si j'avais pu prévoir que, avant la fin du jour, je me retrouverais en tête à tête avec l'inspecteur des mines, je crois à tout prendre que j'aurais préféré aller me pendre à la corde de papa, car je craignais un peu les envies de mon cœur, c'est le moins qu'on puisse dire, et selon ce que nous dictent la nature et la religion, c'est de mon frère bien évidemment qu'il convient que je sois amoureux, pas d'un autre.

Mais le plus étrange dans la salle de bal, c'était la nuit, comme je m'en vais en donner la preuve par mes souvenirs.³⁴ Papa, vous savez comme il est, les soirs où il pleurait en regardant les daguerréotypes, ainsi que ça se nomme, nous pouvions faire mon frère et moi ce que nous voulions, sauf déclencher des incendies évidemment. Je veux dire, quelqu'un aurait pu faire éclater des pétards à la farine sur sa droite, là où pascal avait un gouffre, papa n'en aurait pas pour autant détaché les yeux de ses larmes qui lui tombaient une à une du bout du nez sur ses poignets taveleux, c'était un de ses exercices, je crois. J'en profitais pour m'échapper vers la salle de bal. On doit à la vérité de dire qu'il faut pour s'y rendre le soir traverser une tranche de nuit car la cuisine de notre terrestre séjour qui faisait face aux champs en friche, jouxtant tout juste la bibliothèque et la galerie de portraits, allez savoir pourquoi, toute en planches et en bois rond, que père avec notre aide chancelante avait accomplie et construites de ses propres mains et des nôtres, il y a déjà de cela bien des pompons, je crois bien que, à l'époque, j'avais encore entre les cuisses tout le bataclan, c'est vous dire, cette cuisine se trouvait à une soixaine de jambes des dépendances derrière les tours où s'étendait la salle de bal. Il fallait aussi traverser à gué parmi les bêtes endormies la souille à cochons, car il y avait aussi une souille chez nous, je ne sais plus si l'idée m'est sortie de la tête de l'écrire. On marchait dans les poules mortes bien souvent, durant une douzaine de jambes, si on était parvenu à se dépêtrer de la souille. Quant aux écuries, on n'en parlera pas, il y avait lurette que plus personne ne bougeait là-dedans, et ce n'est pas cheval qui s'y serait aventuré, m'en croyez, rien que pour ouvrir les portes il aurait fallu des canons.

De cette distance, si on faisait volte-face, nous n'apercevions pas, même du jour, la cuisine de notre terrestre séjour, tellement elle était insignifiante écrasée entre la bibliothèque monumentale et la galerie de portraits. Je faisais une petite halte au pavillon de fleurs, ainsi nommé parce que les mauvaises herbes amies y poussaient partout, en désordre et délire. Un balcon aussi, où j'allais, accroché comme un tambour à l'étagère, s'allongeait en promontoire au-dessus des fondrières, et la vue portait loin. La pinède s'étendait à perte de regard. Et les montagnes et le ciel gris. Certains soirs à la brunante, l'horizon y était cependant si clair qu'il me semblait que j'allais tomber dedans, jusqu'à l'autre bout du monde, et je détournais la tête, de peur qu'elle ne me parte dans le mauvais sens.

Le manoir enfin. Il avait encore de la mine, à moins d'être délicat sur les détails, genre inspecteur des. On aurait pu y loger une armée et trois empereurs avec leur suite. N'y habitaient plus que les pigeons et des moineaux toujours en train de faire chicane, à l'instar des poules. Deux ailes le prolongeaient en fer à cheval, et au bout de ces ailes, il y avait les tours, comme j'ai écrit. À tout ça s'attachaient des dépendances dont point ne parlerai, il faudrait pour en bien conférer un spécialiste en héraldique, ou en trigonométrie, et j'ai bien des défauts, mais pas ceux-là. Je dirai néanmoins qu'en tirant une droite de chaque extrémité du fer à cheval, se situerait alors, à la jonction des deux, à une vingtaine de jambes de distance, la fameuse salle de bal, dont il est grand temps de parler de ce qui s'y passait la nuit.

J'arrivais et je m'installais discrètement, pour ne pas déranger les ombres dont il sera question, sur les caisses où papa entassait les lingots, et c'est peut-être à cause de ces caisses à lingots, d'ailleurs, que papa nous interdisait à plates coutures de venir dans cette salle. J'orientais d'abord mes yeux vers le fond de la pièce où était le grand miroir lépreux, je veux dire recouvert par plaques de tartre gris-de-vert. Il ne renvoyait plus les couleurs, c'est le lot des miroirs malades. Tout y rebondissait en noir et blanc et cendré, avec une saveur sèche de révolu. On aurait dit un miroir arrêté, comme on le dit d'une horloge, et qu'il réfléchissait non

³⁴ Soucy, Gaétan. 1998. p. 110-127.

pas le présent du maintenant actuel de la salle, mais les visages de sa mémoire la plus reculée, comme quand le mort saisit le vif, me croira qui peut, mais voici pourquoi.

Une fois que j'avais durant bien longtemps fixé le miroir, et à condition de ne toujours pas le quitter des prunelles, commençait à monter la rumeur déjà mentionnée, et qui était une rumeur de murmures, d'éclats de rire lointains, de soie froissée, d'éventails que l'on ouvre d'une fine saccade du poignet, d'oiseaux qui rêvent en frottant l'aile sur les barreaux de leur prison. J'y avais amené une fois mon frère pour être sûre que je n'étais pas le jouet de ma tête, mais pensez-vous. Il tremblait comme de la gelée à peine la rumeur commencée, et alors, ce qu'il a mis les bouts tout à l'azimut. Je suis restée seule. Tant pis pour les couillons. Moi je n'ai pas peur de ce qui tourne dans le mauvais sens et se met en travers de l'ordinaire du monde, ça vous change de la décrépitude ambiante et de l'entêtement de toute chose à s'user, si c'est bien ce que je veux dire.

Et des figures commençaient d'apparaître dans le miroir convalescent. Un brouhaha de visages, avec le tumulte qui doucement montait. Et des robes en voulez-vous en voilà, et des perruques, et des chevaliers en queue de pie, si ça se trouve, et la cohue se mettait à déborder de la glace dans la salle, qui s'emplissait, s'envahissait. Je vais vous étonner sans doute, mais à mesure que les figures prenaient forme autour de moi, par-derrière, sur ma droite et sur ma gauche, j'avais l'impression en même temps de m'irréaliser moi-même, je veux dire de devenir invisible peu à peu, je regardais mes mains et voyais le plancher de marbre amoché au travers. Bientôt je n'existais plus. Je n'étais plus que la mémoire de ce bal d'un autre temps, et je vais vous dire, j'avais l'impression que tout cela appartenait à mon enfance la plus lointaine, si j'en ai eu une. Au sein de la foule, je sentais autour de moi les bras d'une pute, ou d'une sainte vierge, qui fleurait bon, et qui se penchait vers mon oreille pour me dire des choses en riant d'un rire doux, même si je n'existais plus. Et il me semble aussi que, sans que je le visse, papa aussi n'était pas loin. Dieu que cette pute, si c'en est une, sentait bon et tendre et frais, comme un bouquet d'églantines. Et là, tout à la fin, je voyais venir dans ma direction une bambine qui riait elle aussi, et j'avais la sensation très nette que cette bambine avait le même visage que moi, les mêmes rires que moi, sans être moi pour autant, comme une goutte d'eau. Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais tout ça, et cette sensation, je n'ai qu'à fermer les yeux pour le retrouver, clair comme la roche, dans mon chapeau. Puis la cohue se dissipait, la rumeur s'évanouissait, je demeurais solitaire et étonnée, entourée d'un silence de fougères que le vent qui entrait par les carreaux perçait de restes de murmures et de tranquilles sifflements.

Je me ramentevais tout cela, en songeant qu'il fallait peut-être que j'y retourne une dernière fois, à la salle de bal, avant que la catastrophe ne nous emporte, tandis que m'en revenais du mire-à-tout de la galerie de portraits vers la cuisine de notre terrestre séjour. J'avais la lampe dans une main et le grimoire dans l'autre, ayant à l'idée de veiller quand même tant soit peu papa sur le tard. Écoutez, vous me direz que ce ne sont que des détails, mais j'enregistre les faits en droiture et simplicité. Quand nous avons couché la dépouille de père ce matin sur la table, je m'en souviens très bien, ses paumes étaient rabattues vers le sol, les doigts un peu recroquevillés, comme un vertigineux qui se cramponne à l'herbe en regardant le ciel parce qu'il a peur de tomber par en haut jusqu'au fond des étoiles inerrantes. Elles étaient dans la même position, ces mains, quand frère avait tâché de réduire papa en morceaux, je me rappelle l'avoir remarqué de nouveau. Or, à présent, les paumes de papa étaient tournées vers le ciel, et ses doigts dépliés, comme s'il recevait les stigmates, etc., je dis la chose comme elle est. À quoi s'ajoute qu'il était maintenant aussi imberbe qu'un melon, la lèvre glabre, pas de moustache, ni de côtelettes, ce qui s'appelle rien, et zou. Pour être le fils à

mon père, il faut avoir la couenne dure et ne pas craindre les étonnements, c'est à cela que je voulais en venir.

Avant de rencontrer l'éthique de spinoza, à quoi je n'entends rien, et qui est à mettre le feu aux robes, je me posais quantité de questions qui, aujourd'hui que je suis éclairée, me paraissent bien futiles, et faire pitié, mais qui me revenaient malgré moi à l'esprit, durant que je veillais l'étonnante dépouille de père en essayant de faire le point sur la situation de l'univers, à mon frère et à moi. Je me demandais ce qui allait advenir de nous, moi surtout. S'il nous échoyait de ne plus pouvoir vivre sur nos terres, où diable était-on pour nous emmener, je vous le demande? Et auquel cas, nous emmènerait-on au même endroit, mon frère et moi, ou allions-nous au contraire être séparés l'un de l'autre à jamais, perspective qui me faisait à ce point tourner la tête dans le mauvais sens que je devais m'appuyer des paumes sur mon siège pour ne pas tomber par le plancher, emportée par le poids de mes enflures? On allait peut-être décider aussi de nous enterrer en même temps que papa, qui sait, et peut-être nous ferait-on déceder auparavant pour ce faire, c'est humain, et alors je m'interrogeais sur les moyens mis en œuvre pour nous faire passer, mon frère et moi, en tant que dépouilles, de l'état d'apprenti à celui de compagnon à part entière, si on voit ce que je veux dire.

Et c'est là que me revenaient à l'esprit toutes sortes de questions que je me posais avant de lire l'incompréhensibilissime éthique de spinoza, où j'appris entre autres, pas plus tard que l'an dernier, que la vraie religion doit être non pas une méditation de la mort, mais une méditation de la vie, pourriture! fais ton office. C'était d'ailleurs un des dictons de papa, qu'essayer de comprendre était notre boulot, comme le boulot du gruau est d'être gruau, je ne sais pas si on voit sa logique. Je m'explique. Quand j'étais une chèvre encore plus menue que celle que je suis à présent, il m'arrivait de me demander, puisque nous nous savions mortels, si après être devenus des cadavres en bonne et due forme nous allions, frère et moi, nous diriger au paradis, au purgatoire, ou alors en enfer, passé l'âge des limbes il n'y a pas d'autres cas de figure. J'en étais venue à la conclusion qu'au purgatoire on fait accroire aux gens qu'ils sont en enfer. Cela suffit à mon sens. Pas besoin de souffrir éternellement si on souffre durant une minute en croyant durant une minute que cette souffrance sera éternelle, pardi. Quant à l'enfer, je n'affirmais certes pas qu'il n'existe pas, mais la plus grande punition infligée au diable, essayais-je de me persuader, c'est que dieu n'envoyait personne dedans, car le diable est vaniteux et jaloux comme mon frère, ce qui mérite d'être puni, bonne mère, et voilà justement ce qui m'inquiétait pour frerot, s'il avait que l'auteur des choses précipitait bel et bien du monde là-dedans selon une décision en tous les cas irrévocable. Je me disais: « Pauvre diable. » Ce n'était pourtant pas ses efforts qui manquaient ici-bas, si j'en jugeais par mon séjour.

Tout ça, comme je le disais, c'était par l'éthique spinozale, en ce qu'elle enseigne à se gonfler de hauteur devant ces superstitions tout juste bonnes à faire trembler les bourrichons de faible calibre. Mais là, devant le fait accompli du cadavre de papa, j'avoue que je n'étais plus sûre de rien. La perspective que les marioles du village allaient de force nous faire passer l'arme à gauche, à mon frère et à moi, sans même nous oindre extrêmement je suppose, me retournait en tous sens sur le gril de ces vieilles interrogations touchant l'enfer et consorts. Ah la la, toutes ces choses qu'il faut tenir ensemble dans sa tête, toujours. Mais la terre serait plate si personne ne se posait de questions dessus.

Je m'étais assise bien en face du corps, sur une chaise en crottin qui était la chaise où papa aimait s'installer pour se farcir une figette. Je m'y tenais les épaules bien dressées, le dos comme une barre, comme il est prescrit que doivent faire les comtesses, selon la bonne

éducation que j'ai reçue. J'avais toujours dans ma main droite la lampe à pétrole et le grimoire dans la main gauche, qui est celle du cœur, le pied de lampe était appuyé sur mon genou. J'entendais des remuements dans la pénombre à mes côtés, mais j'étais habituée, notre domaine est une vraie mine d'or pour les petites bêtes, nous laissons traîner la pourriture partout. Quand même, me disais-je, la dépouille de papa est une grande chose. Un événement considérable, intéressant l'univers dans sa totalité pensive. Ses restes jetaient leur ombre sur nos vies, à mon frère et à moi, c'est la moindre des choses, mais cette ombre s'étendait aussi bien au-delà, jusqu'en terre sainte, si ça se trouve. Qu'allaient devenir la planète ainsi que les semblables qui grouillaient dessus? Allaient-ils, en apprenant la nouvelle, être saisis d'une rage de désespoir et de douleur, garrocher des bombes partout, ainsi que ça se dit, et tout brûler, tout mettre en morceaux, s'arracher les yeux et les poils autour du trou, celui où nous allions enfouir le corps? Dieu lui-même descendrait-il dans nos champs, l'air soucieux, la barbe pas faite? Les forêts périraient-elles, elles itou? Que sais-je encore. Et ça tournait dans mon chapeau comme des ailes de moulin.

Père existant de ce côté-ci des choses, la vie du monde du moins avait un sens, tout de travers et cahoteux fût-il, voilà à quoi je voulais en venir. La marche des étoiles et le cours des galaxies inexorables, les légumes qui poussent avec entêtement dessous la terre velue, jusqu'aux petites bêtes trotinant tout bas dans les fourrés, et jusqu'aux odeurs qu'elles font lever des herbes drues, tout cela avait une direction, sans que ça paraisse, la direction que leur imprimaient les ordres de papa. Lui décédé, c'était comme si un gigantesque coup de vent avait d'un seul souffle balayé la terre en ne laissant rien debout. Je ne sais si je me fais bien comprendre, et ça m'angoisse. Je me sens tout insécure, on dirait, depuis que je me traite de pute avec le genre des mots.

Mais qu'allait-il advenir du Juste Châtiment, voilà encore ce qui me turlupinait le plus, dans la vie, au moment où je me trouvais devant la dépouille. Celui-là, je veux dire le Juste, comment j'en ai pris connaissance, on croira que j'invente la poudre à canon, mais ça s'est déroulé comme je m'en vais le dire. Il était une fois, bien avant que je devienne une source naturelle de sang, j'avais sans doute aux fesses alors encore tout mon bataclan, comme le veut la religion, et c'est mon père que je voyais le soir, quand il nous croyait dans le néant du sommeil, mon frère et moi, venir dans le hangar à bois, dit aussi le caveau, pour y passer les grandes heures. Mon père il ne faut pas le juger que sur les horions, il avait quelque chose sous le sein, je veux dire dans la poitrine, comme on va s'en convaincre. Il apportait avec lui sa lampe à pétrole, car dans le hangar, la nuit, c'est la noirceur en son royaume, et dangereux aussi, de ce que tout y jonche et son contraire. J'avais déjà à l'époque, c'est vous dire, la coutume des omoplastes dans les hautes herbes, de la nuitée à la belle étoile s'entend, avec la chevelure étendue autour de moi dans une rosée de perles froides, sans compter les moustiques émeraude, avec qui j'ai toujours été en termes excellents, ni toutes ces petites bêtes qui m'évitaient, en trotinant tout bas, pour ne pas troubler mes mauvais rêves. Et père traversant le plein champ, passait parfois si près de moi qu'il en manquait me marcher dessus, mais tellement renfoncé dans ses sombres pensées que, dans les herbes, enfouie en elles, il ne m'apercevait même pas, peuh. Sans aller jusqu'à m'en battre le nombril, je n'avais jamais trop eu à son propos la titillote de curiosité, et me mêler de ce qui ne me regardait pas en papa, je veux dire chercher à connaître ce qui l'occupait ainsi dans le caveau durant les grandes heures, n'avait jamais été mon fort, jusqu'au soir où tout à coup mon oreille se dressa. Il faut dire que j'étais un peu de travers dans mon sommeil, où il m'arrive encore de parler, de marcher, de mener cette ou cette activité, en n'en ayant aucune connaissance dans le chapeau, et d'écrire même, des choses dont le lendemain je m'étonne grandement. Or, cette nuit-là, dans mon somnambulisme, ainsi que ça se nomme, je m'étais écartée de quelques jambes du lieu du champ où j'avais coutume de m'abandonner au néant réparateur, ce qui fait que j'avais l'oreille

à trois sauts de crapaud de la porte du hangar, c'est à ça que je voulais en venir. Ayant entendu une rumeur de larmes, je me levai et, au moins le quart de la tête encore dans les orbites, je m'approchai de la fenêtre en soupirail du caveau, et ce n'est pas tout. Il y avait père qui pleurait à genoux le front appuyé contre la caisse de verre que je voyais en cet instant pour la première fois, vrai comme je suis, et me voilà engagée à fond de train sur la pente sans fin de la fascination pour quantité de saisons à venir.

Pour la première fois, car il me faut noter qu'au-delà de certaines catégories d'objets de ce monde bien définies, je montre très peu d'intérêt pour les vanités d'ici-bas, et il ne m'est jamais monté à l'esprit que quelque chose dans ce hangar pût être d'une quelconque signification pour moi, ce qui fait que je ne m'en étais jamais approchée à moins de quatre ou cinq jambes, comme c'est le cas au demeurant de quantité d'autres dépendances de notre domaine, alors comment aurais-je pu savoir ce qui se trouvait là-dedans, y compris le Juste Châtiment?

Que je voyais aussi donc pour la première fois de ma putain. On m'aurait dit avant de jour que papa avait un quelconque souci des fleurs que j'en aurais été toute retournée dans ma tête, et ne l'aurais pas cru. Mais papa était là plusieurs fois par semaine, sans se douter de ma présence de l'autre côté du soupirail, à semer des pétales tout autour de la caisse de verre en murmurant comme s'il parlait à des semblables comme vous et moi. Mon père a toujours été vieux depuis que je le connais, c'est au point qu'il ne me vient que des fantaisies quand j'essaie de me le figurer autrement, par exemple à l'époque où il était beau gosse en soutane au japon. J'allais l'entendre pleurer davantage dans les années qui viendraient, et pleurer de plus en plus souvent, mais j'éprouvais à le voir ainsi en larmes pour la première fois, vieux comme les montagnes, et parlant comme si de rien n'était à une caisse de verre, le même sentiment, étonné et désespérant, que j'aurais eu si j'avais vu une goutte du sang soudain perler d'une vieille pierre sèche, sur mon cœur. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

En tout cas, au gré des saisons qui passaient, cela devint pour moi une sorte de messe secrète, à laquelle j'assistais seule, à l'insu même du prêtre qui officiait dans le caveau. Je ne voulais évidemment pas qu'il sache que j'étais là, à cause des horions et consorts, que je me représentais d'avance, et quand il allait en finir et sortir du hangar, aux premières langueurs de l'aube, je prenais mes jambes et mon cou, et je déguerpiissions, zou, évanescence et silencieuse comme mon amie la libellule. Il était du reste devenu facile pour moi de prévenir le moment où papa en aurait terminé, rassurez-vous. *L'ite missa est* de ce prêtre, si j'ose dire, consistait à s'occuper en fin de compte du Juste Châtiment, qu'il époussetait avec les mille soins, dont il changeait les bandelettes, qu'il déplaçait précautionneusement, et puis rangeait dans sa boîte basse avec des gestes doux.

Et une fois papa, quand il est ressorti, je ne sais pas ce qui m'était passé par le bourrichon, je m'étais plantée là devant la porte, et il a eu un coup de surprise en me voyant. Il a levé la main, et moi le coude devant ma joue, croyant avoir affaire à vous savez quoi, mais contre toute attente sa paume se posa posément sur mon crâne et il m'a dit, d'une voix serrée mais tranquille, en désignant l'intérieur du caveau: « C'est un juste châtement. », d'où le nom, qui me lui est resté.

Et c'est ainsi que le Juste et tout ce qui était à l'intérieur du caveau me devinrent familiers, j'y allais souvent avec papa, ce sont de sacrés souvenirs. Je l'aidais à entretenir la caisse de verre, je finis même par être à tu et à toi avec cette dernière, à lui parler qu'on aurait dit un semblable à part entière, à l'instar de papa, comme une vraie folle du bourrichon. Nous extirpons enfin le Juste Châtiment de sa boîte, à moins que nous ne l'ayons laissé sorti la fois d'avant, cela arrivait aussi, et nous l'époussetions, avec les égards. Ensuite, il n'était pas rare

que nous passions de longues heures en silence assis à nous tenir la main, vrai comme je suis, mon père et moi, ce sont des souvenirs sacrés. C'est curieux ce qui se passait en moi alors, je m'en vais vous le dire. Il me semblait qu'il me montait des ramentevances d'un temps où rien n'était pareil à de nos jours dans ce domaine satané. D'abord du soleil: il y en avait partout. Et il était toujours là à me suivre, vrai comme je souffre. Je me précipitais ici et ici, et il était là à me coller aux chausses, ah la la, c'était lassant à la fin, sans compter qu'il me brillait les yeux. La lune, c'était pareil. Je m'en allais à l'autre bout de mes jambes, si ça se dit, puis je jouais à revenir sur mes pas, et hop, la voilà qui était là encore, entre les cimes des arbres, j'avais beau courir. Encore aujourd'hui. Il m'arrive de penser que je ne dois quand même pas être n'importe qui, à vivre ainsi deux astres aux fesses. Même problème avec les nuages en pompons. Tss.

Et il me semble aussi, pour revenir à cette impensable époque, celle à laquelle je songeais en tenant la main de mon père dans le caveau, que je n'arrivais alors pas même en grandeur à la rotule de papa, qui m'apparaissait haut comme une muraille et qui riait et souriait tout le temps, comme s'il était possible que j'eusse eu à certaine ère de ma vie deux petites ailes au dos, à la bambin. Et toujours, qui accompagne cette vision, cette image de pute, si c'en est une, qui sentait bonne et fraîche et tendre comme les roses sauvages en bordure de la pinède. J'ai même une imagination encore plus précise de cette époque où je n'allais pas au genou de mon père, c'est la suivante. Il y avait une angelote à mes côtés, qui n'était pas moi mais qui me ressemblait comme une goutte d'eau, à ce que mon frère essaye encore de me convaincre, et papa avait une loupe dans les mains, c'est ainsi que ça se nomme, et à l'aide de cette loupe il captait par vertu magique les rayons du soleil qui, frappant sur une planchette de bois, faisaient des traits noirs accompagnés de petites volutes de fumée. Papa en souriant écrivait des lettres avec ces traits de foudre concentrée, mais je reparlerai de cette planchette de bois, en son temps et en son lieu, on verra bien pourquoi.

Pour en finir avec ces souvenirs, si c'en sont, je dirai qu'ils m'ont agitée longtemps, surtout dans mes rêves, et encore l'hiver dernier quand frérot essayait de me persuader contre toute raison que nous avions une sœurette quelque part dans la montagne, que sais-je encore, discussion que je me rappelle très bien avoir évoquée ici même quelque part. Mais j'ai fini par ne pas m'empêcher de dormir avec ça, trop turlupinant. Je haussais une épaule, je lâchais du sang là-dessus, quand ça me venait. Pour le reste, je veux dire quand papa et moi nous ne nous trouvions pas dans le hangar à bois, papa était comme d'habitude, taciturne comme le bouc quand il nous arrive au printemps, renfoncé dans le chapeau de ses sombres pensées, nous commandant tout depuis la chambre de l'étage, comme il le faisait la veille encore.

Quant à mon frère, le Juste Châtiment, c'est tout juste s'il en avait une idée, tellement, la première fois qu'il le vit, il en eut la trouille satanée, et en avait déguerpiqué: je crois qu'il en mauvais rêve encore.

Mais bon, j'étais là devant la dépouille à papa à me ramentevoir tout ça, inutilement bien sûr, car la mémoire voulez-vous bien me dire à quoi ça sert. Je m'efforçai de mettre ces choses-là dans un coin pour ne plus y penser, et de réfléchir à la place, par réforme de l'entendement, selon l'éthique. Je rassemblais mes idées pour faire le point sur l'état présent de l'univers, à mon frère et à moi. Père était devenu ni plus ni moins une chose, puisqu'il n'y avait plus personne dedans, et je sentais que même cette chose avec rien dedans ne nous appartenait plus. Des hordes nous adviendraient du village, ignorant tout nos mœurs, ne respectant rien, comprenant encore moins, le groin écumant, agitées et stupides comme des mouches, et nous dépossédant de tout, de notre domaine, de mes dictionnaires, du Juste Châtiment aussi, vraisemblablement, et par conséquent de l'usage de la parole, et de la dépouille même de papa qu'ils enterraient où bon leur semble, dans la crotte dans la boue.

Le cruel c'était que même à considérer qu'on nous laissât tranquilles, mon frère et moi, nous n'étions pas plus avancés. Eussions-nous continué à respecter les règles de père, à répéter tant bien que mal le chapelet de ses gestes, nous n'aurions fait qu'agiter du vide, si vous voulez mon avis, parce que tous ces rites, hors du corps vivant de papa, n'avaient plus ni queue ni tête, et toutes les fragiles significations que jusqu'ici j'accrochais de-ci de-là au grand débris du monde, comme j'ai vu sur mes illustrations des bambins accrocher à un sapin des boules aux couleurs de Noël, je les voyais éclater une à une, par petits souffles, à l'instar des bulles de savon, du seul fait de la grandiose disparition de mon père. Ce qui lui en bouchait un coin, à « l'horizon-de-notre-vie ».

Je vais vous dire, sans que j'osasse me l'avouer, la tentation était forte de me laisser faire, d'abandonner, d'attendre que nos semblables arrivent et me soumettent à leur bâton, puisque nous n'avions plus, mon frère et moi, ni code ni loi pour résister aux leurs. Je m'interdisais de rêver qu'un beau chevalier viendrait m'enlever dans ses bras pour m'entraîner sur son cheval blanc vers des pays munificents, j'essayais surtout de ne pas penser que ce beau chevalier aurait votre sourire et vos yeux et votre braquemart luisant comme une cuillère.

Ma seule chance, si c'est ainsi que ça se nomme, je sentais bien qu'elle consistait à commencer par témoigner, et j'ai pris mon courage à deux mains, c'est-à-dire mon grimoire et mon crayon, et j'ai tracé cette première phrase avec des larmes qui cuisaient dans mes yeux: *Il a bien fallu prendre des choses en main mon frère et moi car un matin peu avant l'aube...*, ou quelque chose d'approchant, car le temps manque, tout me manque, pour que je puisse me relire.

4. TRADUCTION PUBLIÉE³⁵

Taj potonji, kao i mantija, ubrzo odlučiše tretirati me kao kuhanog i pečenog, za slučaj ako bi to bolje prolazilo između mojih ušiju, a kad su me upitali je li se nešto dogodilo mom ocu, najzad sam im pokazao da razumijem ljudski jezik kao i čitav svijet i odgovorio umro je danas u zoru, što je imalo svojega učinka.

Zamolili su me da ponovim, to je vijest koja će se nadaleko čuti, bude li dokazana, ali ponavljanje nije baš moja jača strana. »Otkrili smo ga kako visi jutros na komadu jednog užeta za koje se objesio jednoglasno bez ijednog glasa.«, rekoš umjesto. Svećenik se prekriži na trbuhu. Redarstvenik se činio mirniji. Istina je da on, on nije imao raspelo na vratu da bi bio neprestano u napasti da ga nateže, kao što je braco imao običaj činiti sa znate već čim. Rekao mi je tonom natopljenim nježnošću, kao da sam ja nešto beskrajno krhko prema čemu valja postupati s puno pažnje:

- Rekao si: »*Mi* smo ga otkrili.«. Tko to mi?
- Tata ima dva sina – rekoš. – Mene i mog brata.

Oni trznuše vratom od zapanjenosti, onako kao golubovi kad hodaju, promatrali su me kao da sam upravo rekao nešto zastrašujuće, i dajte vi sad shvatite nešto od mojih suvremenika i prijatelja. Redarstvenik načini pokret rukom kao da želi reći vratit ćemo se na to kasnije, pa me dalje upita:

- A tvoja mama? Zar nema tvoje majke koja živi s tobom?

³⁵ Soucy, Gaétan. 2003. *Djevojčica koja je previše voljela šibice*. Traduit par Ita Kovač. OceanMore: Zagreb. p. 66-71.

- Nikad nije bilo kurvi u kući – rekoh ja.

Vidjevši njihova lica, pomislio sam da stvar zahtijeva poneko razjašnjenje pa sam dodao:

- Sve su majke kurve, ali može se reći i svete djevice ako nam se više sviđa, nijansa je neznatna.

Dobio sam od čovjeka u mantiji dvije vrlo brze zaušnice, jednu ravnim dlanom, drugu nadlanicom, sve to služeći se desnicom i u manje vremena nego što je potrebno da se napiše. Ja bih bio rado gurnuo prste u gaće i krv im prolio, ali nisam taj dan imao krvi, bilo je zaraslo do sljedeći put.

Onda je treći čovjek, onaj od kojeg dosad nisam vidio drugo doli ruke i noge, ustao sa svog sjedala, i ja sam smjesta prepoznao svog sličnog koji me ono došao doma gnjaviti i koji je bio kraljević u kojeg je brat da bi me zezao govorio da sam zaljubljen, pih. Činilo se kao da ga zanima sve što se govori, ali nije ništa govorio on, onako kao mačke i mudraci. Prekrižio je ruke, naslonio se ramenom na zid i gledao me sa znatiželjom i ozbiljnošću, zbog razloga koji mi nije poznat, bio je možda i on zaljubljen. Samo što sam ga vidio, dobio sam kao neku želju da mu prođem jezikom preko cijeloga lica, da stavim njegov nos u svoja usta, događaju se ponekad u mojoj glavi i u mom tijelu tako neke stvari koje su i za mene samog prave zagonetke. Zadržao je u ruci svoj rječnik i bio je napravio signetu jednim od svojih prstiju, i taj mi se detalj sviđao, jer isto to sam i ja radio, vrlo često, kad bih prekinuo čitati nešto da malo sanjarim o lijepim vitezovima o kojima su mi stranice govorile, napravio bih signetu jednim od svojih prstiju. Što se svećenika tiče, on se povukao u jedan kut na jednu stolicu i promatrao pod očima kao tanjurići. Za čovjeka koji je obećao da mi neće učiniti nažao, smatrao sam da njegova riječ, bez obzira na mantiju, nema veću težinu od kometa koji nam izlazi iz rupe.

Ali govoreći o kurvama, ja sam im pokušao objasniti kako mi se čini da ipak imam neku jako daleku uspomenu, na neku svetu djevicu koja kao da me držala na koljenima i lijepo mirisala, i čak na jednu anđelčicu na drugom koljenu djevice s finim mirisom, a koja mi je sličila kao jaje, kao što me moj brat pokušavao uvjeriti. Ali je li to bila uspomena? I je li to bila kurva?

Župnik se vratio, i to katastrofiranog izraza, onakvog kakav je imao brat onaj put kad mi je javio da je pas upravo umro, dok sam ja, meni su baš gume jako zbog toga škripale, kako bi rekao moj otac, župnik je ponavljao:

- Ona je luda. Ili je posjednuta.

Mantije ne znaju rod riječi, ako mene pitate. Nije mi k tome previše jasno što je on to radio sa svojom slinom, taj svećenik, ali ostajala mu je u utorima usana neka vrsta suhe pjene, i zelenosive, nekakva usna morska naplavina, ako mi hoćete vjerovati, koju sam kod jednog sličnog otkrivao prvi put, ne znam je li to tako rijetko ili što, u svakom slučaju ja se toga gnušam, vjerujte mi. U nedostatku krvi, bacio sam mu prezir svojim zjenicama, uvijek punim malenih munja, po riječima mog pokojnog oca.

Oni stadoše opet razgovarati među sobom, hoću reći redarstvenik i svećenik, ne mareći više za mene, izuzmu li se pogledi koje bi mi kadšto dobacili i koji bi ih na nekoliko časaka zaledili u nekoj vrsti užasnute preneraženosti, važem svoje riječi. Ali bio je tu kraljević koji je bio tu i koji me promatrao očima dirljivo prijateljskim, a ja sam, kad sam ga vidio kako mi se smiješi, okrenuo lice slegnuvši jednim ramenom i pravio se otmjen jer na koncu konca za koga on mene drži.

Velika stvar koja je, činilo se, toliko mučila dvojicu ostalih i koju su uporno ponavljali kao kakav refren to je da je moj pokojni otac bio vlasnik rudnika i da će njegov nestanak prouzročiti promjene, a oni su se očito užasavali promjena, ako želite moje mišljenje. Naposljetku su mi rekli da ću ih morati odvesti do tate.

- Tata je nestao.
- Kako? Što hoćeš reći? Izgubili ste njegove ostatke?
- Tijelo mu je tamo – rekoh ja – ali on, on je nestao.

Ipak jednostavno za razumjeti.

- Onda ćeš nas morati odvesti do tijela.

Kako bih im jasno pokazao da o tom nema ni govora, započeo sam jednu sledenicu. To nije bila prava, umirite se, to je bilo samo da im učinim dojam, u čemu je ona uspjela. Kraljević reče blago, iako je ta blagost, itd.:

- Zar ne vidite da je plašite? Sva drhti.

Još jedan koji me držao za kurvu, mora da je sudio po mojim napuhlinama, pretpostavljam, i ja sam mu očima otvoreno poručio što mislim.

- Gospodine inspektore rudnika, ja bih volio da se vi u to ne miješate. Hajde, vratite se svojim pjesmama.

To je kraljeviću upravo rekao redarstvenik.

- E pa baš zato. Kao inspektora rudnika, čini mi se da me se to malo ipak tiče, ne?

Ta dvojica nisu baš izgledala da se vole, ako kažemo da su stvari takve kakve jesu. Treba precizirati također da je redarstvenik imao zajedničko s mojim bratom to da je nalikovao nekome tko nikad ne gura nos u rječnike, što ih čini prepunima prezira prema onima koji prave signetu jednim od svojih prstiju, i mislio sam si kako ću se ja, ma koliko me tretirao kao kurvu, ni pet ni šest u slučaju otvorenog rata brzo odlučiti i stati na stranu inspektora rudnika, na sve noževe. Što ćete s nekim tko nikad ne gura nos u rječnik?

Svećenik i redarstvenik zaključiše da je ovo slučaj više sile i da je njihova dužnost da o tome idu obavijestiti majku koju je gripa spriječila da se pridruži pogrebu trgovca, a ja sam sebi rekao kako oni doista ne znaju rod riječi, kad sam najzad shvatio da su bez sumnje htjeli reći predsjednik općine* a ne majka, jer molit ću lijepo, sekretarac je načitan. Rekli su inspektor rudnika da pazi na mene za to vrijeme i otprašili kao mlazovi pišaline.

*neprevodiva igra riječi: mère (majka) i maire (predsjednik općine) izgovaraju se jednako (nap.prev.)

Reći ću vam, da sam mogao predvidjeti da ću se, prije nego što završi dan, naći nasamo s inspektorom rudnika, vjerujem da bih se kad se sve zbroji radije išao objesiti na tatino uže, jer pribojavao sam se malo željâ srca svoga, to je najmanje što se može reći, a prema onom što nam diktiraju priroda i religija, jasno je da bih u svojega brata trebao biti zaljubljen, ne u nekog drugog.

Ali ono najčudnije u plesnoj dvorani, to je bila noć, kao što ću vam dokazati svojim sjećanjima.³⁶ Tata, znate kakav je on, onih večeri kad bi plakao gledajući dagerotipove, tako se to zove, mogli smo raditi moj brat i ja što smo god htjeli, osim izazivati požare naravno. Hoću reći, netko bi bio mogao pucati petarde na brašnu desno od njega, ondje gdje je pascal imao ponor, tata ne bi zato odvojio oči od svojih suza koje su mu padale jedna po jedna s vrha nosa na pjegava zapešća, to je bila jedna od njegovih vježbi, čini mi se. Ja bih to iskoristila da šmugnem u plesnu dvoranu. Duguje se istini reći da se, da bi se tamo došlo uvečer, mora prijeći jedan odrezak noći jer kuhinja našeg zemaljskog boravišta koja je bila nasuprot poljima na ugaru, skroz tik uz biblioteku i galeriju portreta, tko će ga znati zašto, sva od dasaka i oblica, koju je otac uz našu klimavu pomoć dovršio i sagradio svojim vlastitim rukama i našima, ima tome već ohoho, čini mi se da sam ja, u to doba, imala još uvijek među bedrima svu onu ropotariju, to vam sve govori, ta se kuhinja nalazila na kojih šezdesetak nogu od depandansi iza tornjeva gdje se prostirala plesna dvorana. Trebalo je također između usnulih životinja pregaziti kaljužu za svinje, jer bila je kod nas i jedna kaljuža, ne znam jel' mi ideja izašla iz glave da to napišem. Hodalo se dosta često po mrtvim kokošima, na potezu od nekih dvanaestak nogu, ako bi se uspjelo ispetljati iz kaljuže. Što se staja tiče, o tome se neće govoriti, bila je već cijela vječnost kako se nitko više tamo unutra nije micao, a konj vam nije bio taj koji bi se tamo zaputio, vjerujte meni, samo da se vrata otvore trebali bi topovi.

S te udaljenosti, ako bi se napravilo nalijevo krug, ne bismo razabirali, čak ni po danu, kuhinju našeg zemaljskog boravišta, toliko je bila beznačajna onako zgnječena između monumentalne biblioteke i galerije portreta. Ja bih nakratko zastala u cvjetnom paviljonu, nazvanom tako zato što su tu korovi prijatelji tjerali posvuda, u neredu i deliriju. I jedan balkon, na koji sam dolazila, zakvačen na katu kao neki bubanj, pružao se poput rta iznad jaruga, a pogled je sezao daleko. Borova se šuma prostirala unedopogled. I planine i sivo nebo. Nekih večeri u suton, obzor je međutim bio tako jasan da mi se činilo da ću pasti unutra, sve do drugog kraja svijeta, pa bih okretala glavu, od straha da mi ne krene u krivom smjeru.

Zamak, napokon. Još se sasvim dobro držao, ako čovjek nije preosjetljiv na detalje, tipa inspektor ru. Moglo bi se tu smjestiti jednu vojsku i tri cara s njihovim svitama. Stanovali su tu još samo golubovi i vrapci uvijek spremni na čarkanje, kao kokoši. Dva krila produživala su ga u potkovu, a na vrhu tih krila, bili su tornjevi, kao što sam napisala. Na sve to nadovezivale su se depandanse o kojima nipošto neću govoriti, da se o tome valjano izvijesti trebao bi specijalist za heraldiku, ili za trigonometriju, a ja imam puno mana, ali ove ne.

Reći ću svejedno da kad bi se povukao pravac iz svakog vrha potkove, tu bi se onda smjestila, u stjecištu obaju pravaca, na kojih dvadesetak nogu udaljenosti, ta famozna plesna dvorana, o kojoj je već krajnje vrijeme da se progovori o onom što se ondje događalo noću.

Ja bih stigla i smjestila se diskretno, da ne smetam sjene o kojima će biti riječi, na sanduke u koje je tata natrpavao ingote, i možda nam je baš zbog tih sanduka s ingotima, uostalom, tata bez ostatka zabranjivao da dolazimo u ovu dvoranu. Usmjerila bih najprije oči prema kraju prostorije gdje je bilo veliko gubavo zrcalo, hoću reći prekriveno pjegama zelenosivog kamenca. Nije više održavalo boje, takva je sudbina bolesnih zrcala. Sve je tu odskakivalo u crno-bijelom i pepeljastom, s nekim oporim okusom prohujalog. Čovjek bi rekao neko zaustavljeno zrcalo, kao što se kaže za sat, i da odražava ne prezent trenutnog sada dvorane, nego lica iz svog najdavnijeg sjećanja, kao kad mrtvo zaskoči živo, nek' mi vjeruje tko može, ali evo zašto.

³⁶ Soucy, Gaétan. 2003. p. 106-122.

Jednom dok sam za vrijeme prilično dugo vremena uporno zurila u zrcalo, i pod uvjetom da ga još uvijek nisam puštala sa zjenica, počeo se podizati već spomenuti šum, a koji je bio šum mrmorenja, dalekih praskanja u smijeh, šuštanja svile, lepeza koje se otvaraju sitnim trzajem zglavka, ptica koje sanjare trljajući krila o prečke svojega zatvora. Povala sam jednom svoga brata kako bih bila sigurna da nisam igračka svoje glave, ali možete si misliti. Drhtao je kao hladetina čim je šum počeo, a onda, što je taj pružio krake sve u azimut. Ostala sam sama. Tko im je kriv, kukavicama. Ja se ne bojim onog što se vrti u krivom smjeru i što se ispriječi uobičajenom u svijetu, to vas rastrese od ambijentalne oronulosti i od tvrdoglavosti stvari da se otrcavaju, ako je to ono što hoću reći.

I tada bi se u zrcalu rekonvalescentu počeli pojavljivati likovi. Vreva lica, s grajom koja se lagano dizala. I haljina koliko vam srce želi, i vlasulja, i vitezova s lastavičjim repom, ako toga ima, i gungula bi se počela izlijevati iz zrcala u dvoranu, koja se punila, preplavljivala njome. Začudit ću vas bez sumnje, ali postupno kako bi likovi oko mene poprimali oblike, otraga, meni zdesna i meni slijeva, imala bih dojam u isto vrijeme da se i ja odstvarnjujem, hoću reći da postajem nevidljiva malo-pomalo, gledala bih svoje ruke i vidjela pod od skrhanog mramora kroz. Uskoro više ne bih postojala. Bila bih još samo sjećanje na taj bal iz nekog drugog doba, i reći ću vam, imala sam dojam da sve to pripada mom najdaljem djetinjstvu, ako sam tako nešto ikad imala. Usred gomile osjećala bih oko sebe ruke neke kurve, ili neke svete djevice, koja je fino odisala i koja se naginjala prema mome uhu da mi kaže neke stvari smijući se pritom nekim blagim smijehom, iako ja više nisam postojala. I čini mi se također da, iako ga ne vidim, ni tata nije bio daleko. Bože što je ta kurva, ako je jedna od njih, mirisala fino i nježno i svježe, poput buketa divljih ruža. I tada, skroz na kraju, vidjela bih kako dolazi prema meni jedna curica koja se također smijala, i imala sam vrlo jasan osjećaj da ta curica ima isto lice kao ja, isti osmijeh kao ja, a da ipak zato nije ja, kao jaje. Ne znam jesam li dovoljno jasna, ali sve to, i taj osjećaj, dosta mi je da zatvorim oči pa da opet dođe, bistar kao izvor, u mom klobuku. Zatim bi se gungula raspršila, graja iščezla, ja bih ostala samotna i začuđena okružena tišinom paprati koju je vjetar što je ulazio kroz stakla probijao ostacima mrmorenja i mirnoga šištanja.

Spominjala sam se svega toga, razmišljajući kako bi možda trebalo svratiti tamo još posljednji put, u plesnu dvoranu, prije nego što nas katastrofa odnese, dok sam se vraćala sa svemotrišta u galeriji portreta prema kuhinji našeg zemaljskog boravišta. U jednoj sam ruci imala svjetiljku, a galimatijas u drugoj, imajući na umu da ipak odem bar mrvicu bdjeti nad tatom u pozno doba. Čujte, reći ćete mi da su to tek pusti detalji, ali ja samo pošteno i jednostavno bilježim činjenice. Kad smo mi plegli tatino tijelo na stol, dobro se sjećam, dlanovi su mi bili okrenuti prema tlu, prsti malo skvrčeni, kao neki vrtoglavec koji se grčevito hvata za travu gledajući nebo jer se boji da će pasti gore skroz do zvijezda koje ne padaju. Bile su u istom položaju, te ruke, kad je brat pokušao pretvoriti tatu u komade, sjećam se kao da sam to opet primijetila. E, ali sada su tatini dlanovi bili okrenuti prema nebu, a prsti mu rašireni, kao da prima stigmatu, itd., kažem onako kako jest. Čemu se pridodaje to da je sad bio golobrad kao dinja, glatke usne, nikakvih brkova, ni zalizaka, što se zove ništa, i bog. Da bi se bilo sin mojemu ocu, treba imati tvrdi kožuru i ne bojati se začuđenja, to je ono na što sam smjerala.

Prije nego što sam susrela spinozinu etiku, od koje ne razumijem koliko je crno pod noktom, a koja je da haljine potpališ, postavljala sam sebi brdo pitanja koja mi se, danas kad sam prosvijećena, čine prilično bezvezna, i sažaljiva, ali koja su mi opet protiv moje volje dolazila na pamet, za vrijeme dok sam bdjela nad začudnim očevim tijelom pokušavajući utvrditi stanje u pogledu situacije u svemiru, moga brata i moje. Pitala sam se što će se s nama zbiti,

sa mnom naročito. Ako nas dopadne da ne možemo više živjeti na našem imanju, kud nas k vragu misle odvesti, pitam ja vas? I u tom slučaju, hoće li nas odvesti na isto mjesto, moga brata i mene, ili ćemo naprotiv biti razdvojeni jedno od drugog zauvijek, perspektiva od koje mi se glava do te mjere vrtjela u krivom smjeru da sam se dlanovima morala osloniti o svoj stolac da ne padnem na pod, zanesena težinom mojih napuhlina? Možda će također odlučiti da nas zakopaju u isto vrijeme kad i tatu, tko zna, i možda će da bi to učinili prije izazvati našu smrt, to je ljudski, pa sam se onda pitala o sredstvima kojima bismo se mogli poslužiti da prijedemo, moj brat i ja, kao leševi, iz stanja šegrta u stanje punopravnog kompanjona, ako je jasno što hoću reći.

I tu su mi počela opet padati na pamet svakovrsna pitanja koja sam sebi postavljala prije nego što sam pročitala nerazumljivissimu spinozinu etiku, gdje sam između ostalog naučila, ne kasnije od prošle godine, da prava religija mora biti ne razmišljanje o smrti, nego razmišljanje o životu; truleži! učini što ti je dužnost. To je uostalom bila jedna od tatinih uzrečica, da je naš posao pokušati shvatiti, kao što je posao prekrupe da bude prekrupa, ne znam kuži li se njegova logika. Objasnit ću. Kad sam bila koza još sitnija od ove koja sam sada, događalo bi mi se da se zapitam, budući da smo mi znali da smo smrtni, hoćemo li se nakon što postanemo leševi u propisnoj formi, moj brat i ja, uputiti u raj, u čistilište ili pak u pakao; kad se prođe doba limba nema drugih mogućih situacija. Bila sam došla do zaključka da se u čistilištu ljude navodi da vjeruju kako su u paklu. To je po mom mišljenju dovoljno. Nema potrebe patiti vječno ako se pati jednu minutu vjerujući jednu minutu da će ta patnja biti vječna, zbilja. Što se pakla tiče, ja naravno nisam tvrdila da on ne postoji, ali najveća kazna dosuđena vragu, pokušavala sam se uvjeriti, jest to da bog ne pošalje nikoga unutra, jer vrag je tašt i ljubomorani kao moj brat, što zaslužuje da bude kažnjeno, majko božja, i evo upravo me to zabrinjavalo za bracu, ako se pokaže da tvorac stvari jednostavno surva ljude unutra prema nekoj u svakom slučaju neopozivoj odluci. Mislila sam: »Jadni vragec«. On ipak nije da se nije trudio tu dolje, ako sudim po mojemu boravku.

Sve to, kao što sam rekla, bilo je prije nego što sam bila poprskana svjetlošću spinozalne etike, u pogledu onog što ona naučava da se treba naduti od oholosti pred tim praznovjerjima koja prestrašiti mogu jedino glavice slabe kalibraže. Ali tu sad, pred svršenim činom tatina leša, priznajem da više nisam bila sigurna ni u što. Perspektiva da će nas zlobnici iz sela prisiliti da otegnemo papke, moga brata i mene, a da nas čak za zadnje i ne namažu pretpostavljam, okretala me u svim smjerovima na roštilju tih starih pitanja u vezi pakla i kompanije. Ajoj, sve te stvari koje treba držati zajedno u glavi, uvijek. Ali zemlja bi bila ravna kad si nitko o tome ne bi postavljao pitanja.

Sjela sam točno sučelice tijelu, na jednu pokakanu stolicu, a to je bila stolica na koju se tata volio smjestiti da si baci koju sleđenicu. Ja sam se držala dobro uspravljenih ramena, leđa kao motka, kako je već propisano da moraju činiti grofice, prema dobrom odgoju koji sam dobila. Imala sam još uvijek u desnoj ruci petrolejku, a galimatijas u lijevoj, koja je ona od srca, stalak od lampe bio mi je oslonjen na koljeno. Čula sam micanja u polumraku oko sebe, ali bila sam naviknuta, naše je imanje pravi zlatni rudnik za svakojake zvjerčice, mi puštamo da se trulež posvuda vuče. Pa ipak, govorila sam sebi, tatin je leš velika stvar. Van događaj, koji se tiče univerzuma u njegovoj misljivoj ukupnosti. Njegovi ostaci bacaju sjenu na naše živote, moga brata i moj, to je još najmanja stvar, ali ta se sjena proteže također i puno dalje, do svete zemlje, ako to postoji. Što će biti s planetom, i sa sličnima koji po njoj mile? Hoće li njih, kad doznaju novost, spopasti bijes od očaja i boli, hoće li posvuda pobacati bombe, kako se obično kaže, i sve zapaliti, sve u komade razbiti, čupati si oči i dlake oko rupe, one u koju ćemo zatrpiti tijelo? Hoće li Bog osobno sići u naša polja, zabrinuta lica, neobrijane brade?

Hoće li i šume isto pomrijeti? I što ja znam što još sve ne. A sve se to vrtjelo u mom klobuku kao krila od mlina.

Dok je otac postojao s ove strane stvari, život svijeta barem je imao neki smjer*, kako god kriv i neravan bio, eto na što sam smjerala. Kretanje zvijezda i tijekom neumitnih galaksija, povrće koje tvrdoglavo tjera pod rutavom zemljom, sve do životinjica što trčkaraju sasvim dolje nisko u šikari i sve do mirisa koje one podižu s gustih trava, sve to imalo je neki smjer, iako se to nije vidjelo, smjer koji su im ucrtavale tatine zapovijedi. S njim pokojnim, bilo je kao da je neki divovski udar vjetrova jednim naletom pomeo zemlju ne ostavivši ništa stajati. Ne znam jesam li dovoljno jasna, i to me muči. Osjećam se skroz nesigurno, reklo bi se, otkako sebe tretiram kao kurvu, s rodom riječi.

Ali što će se dogoditi s Pravednom Kaznom, eto što me još najviše mučilo, u životu, u trenutku kad sam se nalazila pred mrtvim tijelom. Ta, hoću reći Pravedna, kako sam je postala svjesna, mislit ćete da izmišljam bijesne gliste, ali to se odigralo točno kako ću sada reći.

*Francuska riječ »sens« znači i »smisao«, što u kontekstu također ima svoj 'smisao'. Nažalost u hrvatskom ne postoji jedna riječ za oba značenja i efekt jezične igre mora biti napola izgubljen. (Nap.prev.)

Bilo jednom, puno prije nego što sam postala prirodni izvor krvi, imala sam zacijelo tada još uvijek na guzi svu onu moju prtljagu, kako traži vjera, i uvečer bih vidjela svoga oca, kad je mislio da smo u ništavilu sna, moj brat i ja, kako ide u drvnicu, zvanu još mali podrum, da bi tu proveo dobre sate. Moga oca ne treba suditi samo po zaušnicama, imao je on nešto pod prsima, hoću reći u grudima, kao što ćemo se uvjeriti. Nosio bi sa sobom svoju petrolejsku svjetiljku, jer u šupi, po noći, to je crnoća u svom kraljevstvu, a i opasno je, zbog toga što svašta tu naokolo leži i suprotnost tome. Ja sam već tada imala, dajte zamislite, običaj lopatica u visokoj travi, noćenja pod vedrim nebom razumije se, s kosom razasutom oko sebe u rosi od hladnih bisera, ne računajući smaragdne komarce, s kojima sam uvijek bila u odličnim odnosima, ni sve one zvjerčice koje su me izbjegavale, trčkarajući skroz dolje, da ne bi remetile moje ružne snove. A otac koji bi prolazio posred polja, prošao bi ponekad tako blizu mene da samo što nije na mene stao, ali toliko zabijen u svoje sumorne misli da me, u travi, zatranu među njom, ne bi čak ni opazio, pih. Nije baš da mi je pucao pupak, ali nikad me u pogledu njega nije previše draškala znatiželja, i miješati se u ono što me se kod tate ne tiče, hoću reći pokušavati doznati što ga je to tako zaokupljalo u malom podrumu za dobrih sati, to mi nikad nije bila jača strana, sve do jedne večeri kad se moje uho odjednom načulilo. Treba reći da sam ja bila malo smušena u snu, gdje bi mi se događalo čak i da govorim, hodam, vršim ovu ili onu aktivnost, ne imajući o tome nikakve svijesti u klobuku, i da pišem čak, o stvarima kojima se sutradan čudom čudim. Eh, a te sam se noći, u svom somnambulizmu, tako vam se to zove, odmaknula za nekoliko nogu od mjesta u polju gdje sam se običavala prepustiti okreppljujućem ništavilu, što znači da sam imala uho na tri žablja skoka od vrata šupe, to je ono kamo sam smjerala. Začuvši zvuk suza, ustala sam i, s barem još četvrtinom glave u orbitama, približila se prozoru u obliku podrumskog oduška, ali to nije sve. Bio je tu otac koji je plakao na koljenima čela naslonjenog na stakleni sanduk koji sam ja u tom trenutku vidjela prvi put, stvarno kao ja ovdje, i eto mene strelovito obrušene niz padinu bez kraja od očaranosti zbog silnih godišnjih doba koja imaju noći.

Po prvi put, jer valja mi napomenuti da izvan određenih točno definiranih kategorija predmeta ovoga svijeta, ja pokazujem vrlo malo zanimanja za ispraznosti ovozemaljske, i nikad mi nije palo na pamet da bi nešto u toj šupi moglo biti od bilo kakvog značenja za mene, pa joj se

stoga nikad nisam približila na manje od četiri ili pet nogu, kao što je uostalom slučaj s mnogo drugih sporednih zgrada na našem imanju, prema tome kako sam mogla znati što ima ondje unutra, uključujući i Pravednu Kaznu?

Koju sam također vidjela prvi put u svom kurvinom. Da mi je netko prije toga dana rekao kako tata gaji bilo kakvu pažnju prema cvijeću, što bih se ja na to sva u glavi preokrenula i ne bih vjerovala. Ali tata je bio tu više puta tjedno, ne sluteći moju prisutnost s druge strane oduška, i sijao latice posvuda oko staklenog sanduka mrmljajući kao da govori sebi sličnima kao vi i ja. Moj je otac uvijek bio star otkako ga poznajem, s tim je tako da meni zapravo ne dolazi drugo osim fantazija kad ga pokušam zamisliti drukčije, na primjer u doba kad je bio zgodan dečko u mantiji u japanu. Čut ću ga kako plače još više u godinama koje će doći, i to kako plače sve češće i češće, ali imala sam, kad sam ga tako u suzama vidjela prvi put, starog kao planine, i kako govori kao da to nije ništa neobično jednom staklenom sanduku, isti osjećaj, začuđen i smućen, kakav bih imala da vidim kap krvi kako iznenada prokapava iz nekog starog suhog kamena, duše mi. Ne znam jesam li dovoljno jasna.

U svakom slučaju, prepuštena godišnjim dobima koja su prolazila, to je za mene postalo neka vrsta tajne mise, kojoj sam prisustvovala sama, bez znanja čak i popa koji je u malom podrumu služio obred. Nisam naravno htjela da zna da sam tu, zbog zaušnica i kompanije, koje sam si unaprijed predočavala, a kad bi bio pri kraju i spremao se izaći iz šupe, u prvu čamotinju zore, ja bih dohvatila pete i vjetar, i mi bris, glavom i obzirom, ishlapljiva i tiha kao moj prijatelj vilin konjic. Bilo mi je uostalom postalo lako predvidjeti trenutak kad će tata završiti, ne bojte se. *Ite missa* toga svećenika, ako smijem tako reći, sastojala se u tome da se bavi sve u svemu Pravednom Kaznom, koju je isprašivao s najvećom pažnjom, kojoj je mijenjao vrpce, koju je s najvećim oprezom premještao, a potom nježnim kretnjama spremao u njezinu nisku kutiju.

A jednom je tata, kad je izašao, ja ne znam što je meni sinulo kroz glavicu, postavila sam se ondje ispred vrata, i on se ugledavši me iznenađeno trgnuo. Podigao je ruku, a ja lakat pred svoj obraz, misleći da imam posla znate već s čime, ali protivno svakom očekivanju njegov se dlan polagano položio na moju lubanju i on mi je rekao, stisnutim, ali mirnim glasom, pokazujući u unutrašnjost malog podruma: »To je pravedna kazna«, odakle to ime, koje mu mi je ostalo.

I tako mi je Pravedna i sve ostalo što je bilo unutra u malome podrumu postalo blisko, često sam s tatom išla onamo, to su svete uspomene. Pomagala bih mu u održavanju staklenog sanduka, na kraju sam čak bila s potonjim kuhana i pečena, pričala s njim kao s punopravnim sebi sličnim, onako kao tata, ko prava pravcata luđakinja u glavi. Uglavnom, iskorijenili bismo Pravednu Kaznu iz njezine kutije, osim ako je prethodni put nismo ostavili izvađenu, to se isto znalo dogoditi, i isprašivali je, s puno obzira. Zatim, nije bilo rijetko da provedemo duge sate sjedeći u tišini i držeći se za ruke, stvarno kao ja ovdje, moj otac i ja, to su svete uspomene. Čudno je ono što bi se u meni tada događalo, sad ću vam to reći. Činilo mi se da mi naviru spomeni na neko vrijeme u kojem ništa nije bilo isto kao za naših dana na ovom prokletom imanju. Najprije sunce: bilo ga je posvuda. I neprestano me slijedilo, istina kao što patim. Ja sam jurcala amo i amo, a ono mi se lijepilo za pumperice, ajajaj, na kraju je to već bilo zamorno, ne računajući da mi je blještalo oči. Mjesec, ista stvar. Išla sam na drugi kraj svojih nogu, ako se tako kaže, onda sam se igrala da se vraćam istim putem, i hop, evo njega opet, među vrhovima stabala, uzalud meni trčanje. Još i danas. Događa mi se da mislim kako ja mora da ipak nisam bilo tko, kad živim tako s dvije zvijezde na guzi. Isti problem s oblacima u obliku cofleka. Tss.

A čini mi se također, da se vratim na to nezamislivo doba, ono na koje sam mislila držeći ruku mogega oca u malome podrumu, da tada još nisam dopirala po veličini čak ni do tatina ivera, koji mi se činio visok kao neka zidina i koji se smijao i smiješio cijelo vrijeme, kao da je moguće da sam ja u određenoj eri svog života imala dva malena krila na leđima, à la djetesce. I uvijek, što prati tu viziju, ta slika kurve, ako je to bila, koja je mirisala lijepa i svježna i nježna kao divlje ruže rub borove šume. Imam i jednu još precizniju uobrazilju o tom dobu kad nisam dopirala tati do koljena, to je sljedeće. Bila je pokraj mene jedna anđelčica, koja nije bila ja, ali mi je nalikovala kao jaje, prema onom u što me moj brat još uvijek pokušava uvjeriti, a tata je imao jednu lupu u rukama, tako se to naziva, i pomoću te je lupe magičnom silom hvatao zrake sunca koje su, udarajući na jednu drvenu daščicu, pravile crne crte praćene malenim kolutovima dima. Tata je smiješeći se ispisivao slova tim crtama koncentrirane munje, ali još ću govoriti o toj drvenoj daščici, u svoje vrijeme i na svom mjestu, vidjet ćemo zašto. Da završim s tim sjećanjima, ako to jest to, reći ću da su me dugo uznemiravala, osobito u snovima, još i prošle zime kad me braco pokušavao uvjeriti protivno svakom razumu da mi negdje u planini imamo jednu sestricu, što ti ga ja znam, rasprava koju se sjećam da sam tu čak negdje spominjala. Ali na kraju se više nisam mogla spriječiti da s tim spavam, previše mučno. Slijegala bih ramenom, puštala na to krv, kad bi mi dolazilo. Inače, hoću reći kad tata i ja nismo bili u drvarnici, tata je bio kao obično, šutljiv kao *jarac* kad nam stigne u proljeće, nabijen u šesir svojih mračnih misli, naređujući nam sve iz sobe na katu, kao što je činio jučer još.

Što se mog brata tiče, Pravedna Kazna, taj jedva da je imao neku ideju o njoj, toliko ga je, kad ju je prvi put vidio, uhvatila paklenska trta, pa je potprašio pete: vjerujem da o njoj još uvijek ružno sanja.

No dobro, bila sam tamo pred tatinim posmrtnim ostacima i spominjala se svega toga, beskorisno naravno, jer pamćenje, hoćete li vi meni reći čemu to služi. Trudila sam se staviti te stvari u neki kut da više na njih ne mislim, i da razmišljam na licu mjesta, pomoću reforme poimanja, prema etici. Pribirala sam misli kako bih točno odredila sadašnje stanje univerzuma, za moga brata i mene. Otac je postao ni više ni manje nego stvar, budući da nikoga više nije bilo unutra, i čak sam osjećala da nam ta stvar s ničim unutra više i ne pripada. Horde će nam došastiti iz sela, ne poznavajući naše običaje, ne poštujući ništa, razumijevajući još manje, zapjenjene surle, uskomešane i glupe kao muhe, i izvlastiti nas od svega, od našega imanja, od mojih rječnika, od Pravedne Kazne također, jamačno, a posljedično tome i od dara govora, pa čak i od tatina tijela koje će zakopati gdje im se sviđi, u gnoj i blato.

Okrutno je bilo to što čak i ako uzmemo da će nas ostaviti na miru, mog brata i mene, nismo se daleko pomakli. Kad bismo nastavili poštovati očeva pravila, ponavljati kako-tako kronicu njegovih gesta, samo bismo mahali na prazno, ako želite moje mišljenje, jer svi ti obredi, izvan živog tatina tijela, nisu više imali ni repa ni glave, a sva krhka značenja koja sam dosad vješala ovdje-ondje o veliki okrnjak svijeta, kao što sam na svojim ilustracijama vidjela kako dječica na jednu jelu vješaju kuglice božićnih boja, vidjela sam kako se rasprskavaju jedno po jedno, u malim daščama, poput mjehurića sapuna, samo od činjenice grandioznog nestanka moga oca. Što mu je čepilo gubicu, na »horizontu-našeg-života«.

Reći ću vam, premda si to nisam usudila priznati, snažno je bilo iskušenje da se prepustim, da dignem ruke, da čekam da nama slični stignu i da me podvrgnu svojemu štapu, budući da mi više nismo imali, moj brat i ja, ni koda ni zakona da se odupremo njihovima. Zabranjivala sam sebi da sanjam kako će me neki krasan vitez doći dignuti u naručje da bi me odvuкао na

bijelom konju prema vrlo darežljivim zemljama, pokušavala sam naročito ne misliti da bi taj lijepi vitez imao vaš osmijeh i vaše oči i vašu durlindanu što se ljeska kao žlica.

Moja jedina šansa, ako se to tako zove, jasno sam osjećala da se ona sastoji u tome da počnem svjedočiti, pa sam skupila svu svoju hrabrost s obje ruke, to jest svoj galimatijas i svoju olovku, i zacrtala tu prvu rečenicu sa suzama koje su mi kuhale u očima: *Trebalo je uzeti stvari u ruke, moj brat i ja, jer jednoga jutra maloprije zore...*, ili nešto približno, jer vremena nedostaje, svega mi nedostaje, da bih mogla čitati iz početka.

5. CLASSIFICATION DES FAUTES DE TRADUCTION

Dans son texte dédié aux difficultés du métier du traducteur, et surtout aux difficultés que rencontre le traducteur de textes littéraires, David Bellos dit:

"...il existe un caractère par lequel la traduction d'œuvres littéraires en tous genres se distingue de toutes les autres tâches de traduction. Nous aimons à croire qu'une œuvre littéraire, dans la mesure où elle relève effectivement de la littérature, est absolument singulière: unique, originale, à nulle autre pareille. Et cela crée un vrai problème."³⁷

Les problèmes que rencontre un traducteur lors de la traduction des textes littéraires sont nombreux, ce qui mène souvent des fautes dans un grand nombre de traductions des œuvres littéraires. Ces fautes sont quelquefois le résultat d'une connaissance insuffisante de la langue de départ ou de la langue d'arrivée, d'une incompréhension de ce qu'a voulu dire l'auteur du texte – ou de la manière par laquelle il a voulu l'exprimer. Il y a autant de causes que de fautes, mais ce n'est pas tant la cause que le résultat qui nous intéresse ici. Les classifications

³⁷ Bellos, Davis. 2012. "La traduction de textes littéraires", dans *Le poisson et le bananier, L'histoire fabuleuse de la traduction* traduit par Daniel Loayaza. Flammarion: Paris. pp. 311-319.

des fautes de traduction sont aussi nombreuses. Nous avons choisi la classification la plus fréquente, bien qu'elle ne soit pas sans lacunes. Selon cette classification, les fautes de traduction se divisent en six catégories : fautes d'orthographe, fautes de grammaire, fautes de syntaxe, fautes de style, omission et la triade faux sens/contresens/non-sens. Notre intention est d'expliquer brièvement les différents types de fautes et d'en donner des exemples. Cette partie de notre mémoire est donc dédiée à l'analyse des fautes de traduction dans la traduction publiée du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Nous avons choisi deux parties du roman qui illustrent le mieux les problèmes du texte entier, et ce sont ces deux parties que nous analyserons. Nous ne retiendrons que les illustrations les plus intéressantes de chaque catégorie de faute, et nous procéderons en citant la phrase du texte de départ, puis sa traduction. Nous en donnerons un commentaire bref, suivi par notre solution pour la traduction de la phrase en question.

Nous avons utilisé les dictionnaires comme par exemple Le Petit Robert, un dictionnaire français – croate, des dictionnaires sur ligne d'anglais et de français et autres pour essayer de trouver de solutions convenables aux problèmes posés par le texte, mais dans un grand nombre de cas aucun dictionnaire ne nous a aidé autant qu'une réflexion sur le "vouloir-dire" de l'auteur, terme défini par Danica Séleskovitch. Pour cette raison, il nous semble approprié de finir cette petite introduction par une phrase de David Décarie qui, évoquant les difficultés du métier de traducteur, conclut : "On peut acheter un dictionnaire, mais pas son contenu."³⁸

5.1 FAUTES D'ORTHOGRAPHE ET DE PONCTUATION

Il existe un grand nombre de textes et d'études qui parlent du problème des fautes de traduction. Ils définissent les différents types de fautes et offrent des solutions pour les rectifier ou éviter. Face au problème, par exemple, de la triade faux sens/contresens/non-sens, les fautes de traduction concernant l'orthographe et la grammaire paraissent assez banales. La connaissance de l'orthographe (et celle de la grammaire, bien sûr) appartient aux connaissances de base qu'apprend chaque étudiant d'une langue étrangère. À plus forte raison, il va de soi qu'on doit bien orthographier les mots de sa langue maternelle. Et même si des fautes d'orthographe se glissent dans sa traduction, le traducteur a à sa disposition de

³⁸ Décarie, David. 2006. "Ma langue à toi", dans *Voix et Images*, vol.31, n°3, pp. 156 – 160.

nombreux programmes pour rectifier ce type de faute. Par ailleurs, avant sa publication, le texte d'arrivée est lu par un correcteur.

Il n'est donc pas étonnant que nous n'ayons pas trouvé un grand nombre de fautes d'orthographe dans les morceaux du roman que nous analysons. Les fautes d'orthographe les plus fréquentes dans le roman sont liées à la ponctuation, comme le montrent les exemples suivants :

(1) "Ils m'ont demandé de répéter, c'était une nouvelle qui allait faire du chemin, si avérée, mais répéter n'est pas mon fort."

"Zamolili su me da ponovim, to je vijest koja će se nadaleko čuti, bude li dokazana, ali ponavljanje nije baš moja jača strana."

Dans l'exemple (1), la traductrice a décidé de séparer la proposition conditionnelle "bude li dokazana" de la proposition précédente par une virgule, bien qu'il ne soit pas nécessaire de le faire. Comme la proposition conditionnelle ne précède pas la proposition principale, cette virgule est superflue.

→ "Zatražili su me da ponovim, bila je to vijest koja će se nadaleko čuti ako se potvrdi, no ponavljanje mi nije jača strana."

(2) "...quand j'ai fini par comprendre qu'ils voulaient dire sans doute maire et non mère..."

"...kad sam najzad shvatio da su bez sumnje htjeli reći predsjednik općine a ne majka..."

Le connecteur d'addition "et" devient dans la langue d'arrivée la conjonction disjonctive "a". Les propositions ou syntagmes introduits dans la phrase par les conjonctions disjonctives, auquel groupe appartient le connecteur "a", doivent, selon les règles de l'orthographe croate, être séparées de la proposition principale par une virgule. En plus, la virgule met en relief la différence entre les deux éléments en opposition, "gradonačelnik" et "majka".

→ "...no naposljetku shvatih da su nesumnjivo htjeli reći gradonačelnik, a ne majka..."

(3) "...je crois bien que, à l'époque, j'avais entre les cuisses tout le bataclan..."

"...čini mi se da sam ja, u to doba, imala još uvijek među bedrima svu onu ropotariju..."

(4) "...et je détournais la tête, de peur qu'elle ne me parte pas dans le mauvais sens."

"...pa bih okretala glavu, od straha da mi ne krene u krivom smjeru."

Dans les exemples (3) et (4), les phrases dans la langue d'arrivée contiennent des virgules superflues apparemment copiées des phrases de départ bien qu'elles ne soient pas nécessaires.

(3) → "...vjerujem da sam tada među bedrima još uvijek imala cijelu ropotariju..."

(4) → "...i okretala bih glavu da mi ne ode u krivom smjeru."

La traductrice a voulu être la plus fidèle possible au texte de départ, alors elle a conservé la ponctuation du texte de départ, ainsi que l'illustrent les exemples ci-dessus. L'usage fautif des virgules attire quelquefois l'attention sur certaines informations qui ne devraient être soulignées (3), enfreint les règles de la grammaire de la langue d'arrivée (1, 2) et dans tous les exemples, il heurte le rythme du texte de départ et le perturbe.

5.2 FAUTES DE GRAMMAIRE

En parlant des fautes d'orthographe, nous avons mentionné brièvement les fautes de grammaire, disant que ce type de faute est, en général, assez rare, grâce au grand nombre de lectures et corrections auxquelles est soumis le texte traduit. Comme les fautes d'orthographe, les fautes de grammaire ne représentent aucune difficulté pour les théoriciens de la traduction. En effet, elles concernent la langue et non le transfert de la langue de départ à la langue d'arrivée. Robert Larose souligne l'importance de la grammaire dans son article sur l'évaluation des traductions: "...on fait d'habitude reposer l'évaluation des traductions sur deux grands paramètres: le respect de la *langue* d'arrivée et le *transfert* du sens du texte original."³⁹. Il insiste encore sur le fait que la forme d'expression du texte traduit doit être "déterminée par les normes de la langue et de la culture d'arrivée..."⁴⁰. Le traducteur devrait avoir une bonne connaissance de la grammaire de la langue d'arrivée, aussi bien que de son orthographe, et sa traduction d'un texte quelconque devrait être en accord avec les règles grammaticales de la langue d'arrivée. Cependant, il arrive quelquefois qu'on transpose non seulement le sens du texte de départ, mais aussi ses structures grammaticales, ce qui crée des calques dans le texte

³⁹ Larose, Robert. 1998. "Méthodologie de l'évaluation des traductions", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol.43, n°2, pp. 163-186. p. 9.

⁴⁰ Larose, Robert. 1998. "Méthodologie de l'évaluation des traductions", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol.43, n°2, pp. 163-186. p.10.

d'arrivée. Dans le texte que nous analysons, nous avons rencontré les exemples suivants des fautes de grammaire:

(5) "Mais il y avait le prince qui était là..."

"Ali bio je tu i kraljević koji je bio tu..."

Dans la phrase de départ, la fonction de la partie soulignée, "qui était là", est de mettre en relief la présence d'un personnage. La construction "il y avait" introduit l'élément mis en relief. Dans la phrase d'arrivée, ces deux éléments aux fonctions différentes dans la phrase de départ sont traduits de la même manière, créant ainsi une répétition inutile et un effet étrange dans la phrase d'arrivée.

→ "No bio je ondje i princ..."

(6) "Ce n'était pourtant par ses efforts qui manquaient ici-bas, si j'en jugeais par mon séjour."

"On ipak nije da se nije trudio tu dolje, ako sudim po mojem boravku."

Dans son article *Location, Location, Translation: Mapping Voice in Translated Storyworlds*⁴¹, Catherine Slater parle de la position des locuteurs dans un texte littéraire et la manière dont cette position change pendant le transfert du texte dans une autre langue et dans un autre système spatial ou temporel. Elle met en relief l'usage des pronoms et des prépositions parce que, selon son avis, ce sont les éléments qui sont les plus susceptibles de changer pendant la traduction. Nous pensons que c'est un petit détail dont il est très important de se souvenir dans l'exemple (6). Le système des adjectifs possessifs de la langue française (mon, ton, son) est différent de celui de la langue croate, dans la mesure où cette dernière possède un adjectif possessif ("svoj") qui est utilisé quand on veut signaler que quelque chose appartient au sujet de la phrase. Mais il arrive souvent que cette relation différente soit oubliée. Les publicités, les blogs et les journaux sont pleins de calques semblables à l'exemple (6). En croate le sujet de l'action juge de quelque chose par "mon séjour", il ne doit pas dire "moj boravak", mais "svoj boravak".

→ "Ipak, njegovog truda ovdje nije nedostajalo, ako to mogu prosuditi po svojem boravku."

⁴¹ Slater, Catherine. 2011. "Location, Location, Translation: Mapping Voice in Translated Storyworlds", dans *StoryWorlds: A Journal of Narrative Studies*, Volume 3, University of Nebraska Press. pp. 93-115.

(7) "Et ça tournait dans mon chapeau comme des ailes de moulin."

"A sve se to vrtjelo u mom klobuku kao krila od mlina."

L'exemple (7) présente un calque de structure du français en croate. La langue croate possède la déclinaison par laquelle s'expriment différentes relations entre les substantifs. Le français, qui ne possède pas de déclinaison des substantifs, exprime les relations entre les substantifs, dans la plupart, des cas par l'usage de prépositions. En l'occurrence "de" désigne l'appartenance. La partie soulignée a été inutilement traduite en utilisant la structure provenant de la langue de départ, ce qui a produit un syntagme qui n'est pas dans l'esprit de la langue croate.

→ "I to mi se okretalo u šeširu poput krila mlina."

(8) "...il m'a dit, d'une voix serrée mais tranquille (...): "C'est un juste châtement.", d'où le nom, qui me lui est resté."

"...on mi je rekao, stisnutim, ali mirnim glasom (...): "To je pravedna kazna.", odakle to ime, koje mu mi je ostalo."

La partie soulignée de la phrase d'arrivée est évidemment étrange. Elle semble correspondre à une collision entre "qui m'est resté de mon père / depuis ce jour" et "qui lui reste (à cette créature)". Le résultat est à la fois syntaxiquement incorrect et sémantiquement clair, et s'apparente au langage enfantin. Certes, l'étrange est l'effet voulu de la phrase de départ, et le résultat reflète une tentative de transfert. Un grand nombre d'écueils majeurs provient de façon générale des excès de littéralisme et d'infidélité ; en essayant de rester la plus fidèle possible à l'original, la traductrice a produit dans le texte d'arrivée une proposition grammaticalement incorrecte et sémantiquement vague. En croate, le syntagme équivalent à "juste châtement" change de genre et devient "pravedna kazna". Ce syntagme est au féminin et exige un pronom féminin. Le pronom "mu" ne se réfère donc à rien, c'est un reliquat de la structure en français. Dans notre solution, nous avons décidé d'établir l'accord en genre et d'explicitement la signification par allongement de la phrase :

→ "...i rekao mi je, tjeskobnim ali čvrstim glasom (...): "To je pravedna kazna", otud ime za nju koje sam nastavila koristiti."

5.3 FAUTES DE SYNTAXE

Le faute de syntaxe est un type de faute facile à reconnaître, et qui en principe ne devrait pas apparaître dans une traduction. Cependant, nous avons trouvé des exemples de l'effet négatif sur le texte d'arrivée. La syntaxe maladroite dans le texte d'arrivée perturbe et change le rythme du discours et rend difficile à comprendre ce qui ne devrait pas l'être. Voici reproduits et commentés quelques uns des exemples que nous avons trouvés :

(9) "...et me voilà engagée à fond de train sur la pente sans fin de la fascination pour quantité de saisons à venir."

"...i eto mene strelovito obrušene niz padinu bez kraja od očaranosti zbog silnih godišnjih doba koja imaju noći."

En parlant des fautes de traduction, André Dussart dit: "Pour qu'un texte traduit puisse se substituer parfaitement à l'original, il faut que le transfert de sens soit correct, précis et complet, en adéquation avec la situation et le contexte"⁴². Dans ce cas, nous croyons que cette condition n'est pas remplie : au premier cas, la proposition relative à la fin de la phrase d'arrivée n'existe pas dans la phrase de départ, ce qui montre que la traductrice n'a pas bien entendu le sens (ou peut être qu'il s'agit d'une simple erreur typo) ; au deuxième cas, l'unité de sens "pente sans fin de la fascination" est démantelée. La bizarrerie de la phrase d'arrivée saute aux yeux. Bien que la phrase de départ soit, à première vue, un peu compliquée, elle n'est pas intraduisible. Il faut délimiter correctement ses unités de sens et les transférer d'une manière respectueuse du système de la langue d'arrivée. La traductrice a traduit la phrase de départ sans respecter les relations internes qui la composent, ce qui a donné une phrase maladroite, voire incompréhensible, en langue d'arrivée.

→ "...i eto me, na vrat na nos uvučene u beskrajnu padinu fascinacije koja će potrajati mnogo godišnjih doba."

(10) "...il y avait lurette que plus personne ne bougeait là-dedans, et ce n'est pas cheval qui s'y serait aventuré, m'en croyez, rien que pour ouvrir les portes il aurait fallu des canons."

"...bila je već cijela vječnost kako se nitko više tamo unutra nije micao, a konj vam nije bio taj koji bi se tamo zaputio, vjerujte meni, samo da se vrata otvore trebali bi topovi."

⁴² Dussart, André. 2005. "Faux sens, contresens, non-sens...un faux débat?", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol.50, n°1, pp. 107-119. p 116.

L'expression correcte en français serait "il y avait belle lurette". Le fait que l'expression utilisée dans le texte de départ ne soit pas complète doit être transférée en langue d'arrivée. Pour citer encore une fois André Dussart, "Ce sont donc les fautes de traduction, les calques structurels et l'expression non idiomatique qui constituent les principaux défauts à corriger."⁴³

→ "...u njima se već vječnost nitko nije micao, ni konj se u to ne bi upustio, vjerujte mi, ako ni zbog čega drugog onda zbog toga što bi za otvaranje vrata bili potrebni topovi."

5.4 FAUTES DE STYLE

Pour introduire les fautes de style, nous avons choisi une citation de l'article *Traduire le génie de l'auteur* de Linda Gaboriau. Dans son article, cette traductrice parle des difficultés particulières que pose la traduction du français (québécois) vers l'anglais. Il nous semble que cette citation est quand même applicable et utile dans la traduction de n'importe quel couple:

"...la première étape de chaque traduction consiste à cerner le style personnel de l'auteur et ses choix de niveau de langue. La plupart du temps, aux premières lectures, le "génie" stylistique d'une œuvre reste insaisissable. Il se cache dans le souffle, parfois profond et refoulé, parfois saccadé; dans la ponctuation excentrique ou l'orthographe subjective; dans les circonvolutions baroques ou dans les énoncés concis; dans le sanglot ou le sourire qui s'entend entre les lignes. Même quand le sens et les niveaux de vocabulaire sont plus faciles à capter, le "génie" de l'œuvre peut nous échapper."⁴⁴

Nous sommes d'opinion que les fautes de style sont la catégorie la plus subjective des fautes de traduction, parce que la traduction d'un texte littéraire dépend d'une grande part de la manière dont le traducteur éprouve le texte. Comme le dit Linda Gaboriau dans son article, "traduire est la manière la plus profonde, la plus complète de lire, c'est une relation intime, une communion totale avec le texte..."⁴⁵. L'expérience subjective du traducteur se fait sentir bien qu'il essaye de l'éviter. C'est pour ces raisons que nous donnons les exemples suivants avec hésitation.

(11) "...si après être devenus des cadavres en bonne et due forme nous allions, frère et moi, nous diriger au paradis, au purgatoire, ou alors en enfer..."

⁴³ Dussart, André. 2005. p. 115.

⁴⁴ Gaboriau, Linda. 1999. "Traduire le génie de l'auteur", dans *Jeu: revue de théâtre*, n°56, pp. 43-48.

p 45.

⁴⁵ Motoc, Diana. "Traduction et création": <http://www.arches.ro/revue/no04/no4art07.htm>

"...hoćemo li se nakon što postanemo leševi u propisnoj formi, moj brat i ja, uputiti u raj, u čistilište ili pak u pakao..."

Il faut ici se rappeler du contexte dans lequel est écrite cette phrase. En pensant aux conséquences de la mort de son père, la narratrice pense aussi au grand vide qu'est devenue sa vie sans cette sorte de dieu dont elle dépendait. Une partie d'elle est morte avec son père, et ce qui reste est une vie pleine d'incertitude. Elle révèle quand même son côté pratique – elle y parle en utilisant une expression propre à la langue juridique – "en bonne et due forme". Pourtant, le mot "leševi" nous semble produire en croate un effet plus macabre qu'il ne devrait l'être. Nous proposons comme solution un glissement, où le complément ne porte plus sur le substantif:

→ "...hoćemo li, nakon što u propisnoj formi postanemo trupla, brat i ja, završiti u raj, u čistilištu ili pak u paklu..."

(12) "...comme s'il était possible que j'eusse eu à certaine ère de ma vie deux petites ailes au dos, à la bambin."

"...kao da je moguće da sam ja u određenoj eri svog života imala dva malena krila na leđima, à la djetešce."

Nous avons choisi d'inclure cet exemple dans cette catégorie et pas dans celle des faux sens parce qu'il ne nous semble pas que l'atteinte du sens ait échoué. L'expression française "à la" existe en croate – mais elle est réservée au monde de la gastronomie. Elle donne à la phrase d'arrivée une connotation inattendue qui n'existe pas dans la phrase de départ. Nous proposons de traduire "à la" par "u stilu", car cette expression exprime le degré de familiarité de l'expression dans la phrase de départ mieux que ne pourrait le faire une construction de comparaison simple comme par exemple "poput".

→ "...kao da je moguće da sam u nekom razdoblju svojega života na leđima imala dva malena krila, u stilu djetešca."

(13) "Des hordes nous adviendraient du village, ignorant tout de nos mœurs, ne respectant rien, comprenant encore moins, le groin écumant, agitées et stupides comme des mouches..."

"Horde će nam došastiti iz sela, ne poznavajući naše običaje, ne poštujući ništa, razumijevajući još manje, zapjenjene surle, uskomešane i glupe kao muhe..."

Nous avons choisi cette phrase pour son caractère fortement visuel que nous trouvons très intéressant. La narratrice imagine une foule frénétique, cruelle et bestiale qui va la priver par force de tout ce qu'elle possède. Le mot "horde" signifie en français "une troupe, peuplade errante" ou "troupe ou groupe d'hommes indisciplinés"⁴⁶. La langue croate possède le mot "horda", qui a une signification pareille au mot français "horde". Pourtant, l'image de cette peuplade féroce venant du village pour piller le "domaine terrestre" de la narratrice échoue dans la traduction car la traductrice choisit le mot "surla" ("trompe"), qui n'est pas un équivalent du mot "groin". D'ailleurs, le mot "groin", qui désigne le museau d'un porc, n'a pas d'équivalent particulier en croate. Le mot "surla" évoque ici un troupeau d'éléphants. Une horde d'éléphants serait sans doute quelque chose de dangereux, mais le mot "surla" ne convient pas à l'image dépeinte dans la phrase de départ. Nous proposons d'utiliser, à la place du mot "surla", le mot "njuška" ("museau"). L'image qu'évoque ce mot est plus proche de celle de la phrase de départ, celle d'un porc enragé, et convient mieux au contexte et, enfin, à la peur que ressent la narratrice devant cette "horde" sortie de son imagination.

→ "Dospjet će nam horde iz sela, ne mareći za naše običaje, ne poštujući ništa, shvaćajući još manje, zapjenjenih njuški, uznemireni i glupi poput muha..."

5.5 SOUS-TRADUCTION ET SUR-TRADUCTION

Dussart dit de la sous-traduction et de la sur-traduction:

"La perte de sens inévitable dans toute traduction se manifeste soit par un degré supérieur de spécification, soit par une plus grande généralisation du sens par rapport à l'original. Un plus haut degré de généralisation définit ainsi la sous-traduction, tandis que la surtraduction est une spécification supplémentaire du sens."⁴⁷

Dit plus simplement, la sous-traduction est une situation où se perd un niveau ou un élément de signification du texte de départ, cette perte étant causée le plus par des généralisations. La surtraduction est caractérisée par l'ajout d'un surplus d'informations qui n'existent pas dans le texte de départ, et qui sont rajoutées à cause de l'expérience (ou bien de la lecture...) subjective du traducteur.

(14) "Monsieur l'inspecteur des mines, j'aimerais que vous ne vous mêliez pas de ça. Retournez donc à vos poèmes."

⁴⁶ Robert, Paul. 2007. *Le Nouveau Petit Robert*. Paris: Le Robert. p. 1248

⁴⁷ Dussart, André. 2005. p. 116.

"Gospodine inspektore rudnika, ja bih volio da se vi u to ne miješate. Hajde, vratite se svojim pjesmama."

Nous avons choisi cet exemple car nous pensons que la conjonction "donc" dans la phrase de départ a une nuance différente de l'interjection "hajde" employé dans la phrase d'arrivée, en ce qui concerne la tonalité et l'intention. L'agent conseille, d'une manière impertinente, à l'inspecteur des mines de ne se pas mêler des affaires qui ne le concernent pas. Cette phrase a la valeur d'un ordre. D'un autre côté, il semble, dans la phrase d'arrivée, donner un conseil à l'inspecteur. L'interjection "hajde" par laquelle a été traduite la conjonction "donc" de la phrase de départ nous semble atténuer la hauteur du personnage qui dit cette phrase. La nuance d'insolence n'a pas été traduite. Nous suggérons de le remplacer par "dajte". Il nous semble que ce mot convient mieux au sens de la phrase de départ et à son style soutenu.

→ "Gospodine inspektore rudnika, volio bih da se ne miješate u ovo. Dajte se vratite svojim pjesmama."

5.6 OMISSION

De toutes les fautes de traduction dont nous parlons dans ce chapitre, l'omission est la faute la plus grave. Elle représente l'abandon ou le refus du traducteur de traduire face à la difficulté. Omettre une partie du texte de départ dans la traduction c'est nuire à l'unité du texte, ne pas lui être fidèle et ne pas transférer l'entièreté de son sens, ce qui devrait être la tâche la plus importante du traducteur. En ce qui concerne les omissions dans la traduction que nous analysons, nous n'en avons trouvé qu'une – l'omission d'un élément assez petit et, à première vue, sans aucune signification, mais qui a quand même, comme on l'apprend à la fin du texte, une fonction importante. Il s'agit du mot "zou" qui apparaît, apparemment sans logique ou fonction, tout au long du récit. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'on apprend que la narratrice avait écrit ce mot chaque fois qu'elle sentait les petits coups du bébé qu'elle porte en elle:

"Chaque fois que j'en reçois un, peu importe où je me trouve et dans quelle page et dans quelle phrase, j'écris dans mon grimoire ces mots: et zou. Au sang que je jette à pleins doigts, je vais vous dire, et aux horions de feu mon père, je préfère ces petits coups de vie que je sens à l'intérieur de moi, zou,zou."⁴⁸

⁴⁸ Soucy, 1998. p. 155.

Dans la partie du roman que nous avons choisie pour faire notre analyse, le "zou" apparaît seulement une fois.

(15) "...et je déguerpiissions, zou, évanescence et silencieuse comme mon amie la libellule."

"...i mi bris, glavom i obzirom, ishlapljiva i tiha kao moj prijatelj vilin konjic."

Le "zou" est omis dans la phrase d'arrivée. Dans le texte d'arrivée complet, ce n'est qu'à l'occasion de l'explication que donne la narratrice pour ce mot (voir la citation ci-dessus) que la traductrice commence à traduire ce petit mot important. Le lecteur croate ne peut donc pas se demander tout au cours de sa lecture ce que veut dire cette interjection qui apparaît au hasard dans le texte, et il ne peut pas être étonné quand il apprend sa signification – car il n'y a aucun équivalent de cette interjection dans le texte!

Nous proposons de le traduire par "zum", mot onomatopéique qui correspond le mieux à l'effet sonore que produit le mot "zou" dans l'original, et d'ailleurs aux coups qu'il signale dans le texte.

→ "...dala bih petama vjetra, zum, prolazna i tiha poput mojega prijatelja vretenca."

5.7 FAUX SENS / CONTRESENS / NON-SENS

Dans la hiérarchie des fautes de traduction dans la langue (et théorie de traduction) française, une place spéciale est réservée à la triade faux sens/contresens/non-sens. Elle est "propre à la langue française (...). D'autres langues ne connaissent pas tous les termes de cette série. (...) ...la triade faux sens/contresens/non-sens suggère une hiérarchisation des fautes: du faux sens, décalage relativement bénin, à l'absurdité, en passant par le contresens en contradiction avec la pensée de l'auteur ou la réalité."⁴⁹ Dans cette partie de notre classification et de notre analyse, nous allons citer des exemples de chaque type de faute appartenant à cette triade et les commenter.

5.7.1. FAUX SENS

Selon André Dussart, le faux sens est l'expression la plus ambiguë de la triade.

⁴⁹ Dussart, 2005. p. 107.

"...faire un faux sens, c'est prendre un mot pour un autre, mal apprécier le sens d'un mot, interpréter le sens de manière erronée, choisir une acception erronée"⁵⁰. Il est évident que cette définition est problématique car la plupart des fautes de traduction sont causées par des interprétations erronées. Il existe beaucoup de fautes qui pourraient être classées comme faux sens, surtout si l'on suit la logique de cette définition:

"Les concepts de référence mentionnés dans l'entrée *faux sens* sont *faux ami*, *interférence*, *mot juste*, ce qui laisse supposer que les faux amis et les calques font partie des faux sens. (...) La notion de glissement de sens suggère que le faux sens est un décalage, une déviation, un écart simple par rapport à la réalité textuelle, une équivalence partielle. Dans ce cas, il faudrait ranger les surtraductions et les sous-traductions dans les faux sens, à côté des faux amis, des calques."⁵¹

Un grand nombre de fautes différentes peut appartenir à cette catégorie, comme le montrent d'ailleurs les exemples que nous avons choisi d'analyser.

(16) "Je reçus de l'homme en soutane deux horions très rapides..."

"Dobio sam od čovjeka u mantiji dvije vrlo brze zaušnice..."

Dans le texte de départ, le mot utilisé est "horions", qui signifie "coup généralement violent". Nous pensons que l'équivalent croate employé par la traductrice, "zaušnice", s'écarte du sens de ce mot et de son contexte, c'est-à-dire de la situation dans laquelle ces "horions" sont reçus. Le mot "zaušnica" appartient à la langue soutenue et il nous semble adoucir l'humiliation des coups que reçoit la narratrice. Nous croyons que "pljuska" serait plus convenable dans ce contexte. Ce mot dénote un coup plus fort destiné à humilier celui qui le reçoit et reflète mieux la cruauté qui caractérise, selon la narratrice, le comportement des gens du village.

→ "Čovjek u mantiji opalio mi je dvije jako brze pljuske..."

(17) "...et je reconnu aussitôt mon semblable qui était venu chez moi m'importuner..."

"...i ja sam smjesta prepoznao svog sličnog koji me ono došao doma gnjaviti..."

Il s'agit ici d'un cas où la traductrice a mal apprécié le sens d'un mot, situation que nous avons mentionnée dans l'introduction brève aux particularités du faux sens. La traductrice a choisi de traduire le mot "semblable" par "slični". La traduction correspond sémantiquement au mot de départ, mais tandis que le mot français "semblable" peut fonctionner comme adjectif et

⁵⁰ Dussart, 2005. p. 111.

⁵¹ Dussart, 2005. p. 109.

comme substantif, le mot croate "slični" est toujours un adjectif. Nous croyons que notre solution, "bližnji", réfléchit mieux les nuances exprimés par le substantif "semblable" dans le texte de départ, surtout si on prend en compte le contexte. La narratrice n'a pas de contact avec le monde hors du domaine où elle vit. Elle sait qu'il y a des gens outre son père et son frère (elle en a vus, une ou deux fois dans sa vie, pénétrer dans son domaine), mais ils représentent, dans sa conception du monde, un concept assez vague. Le substantif "bližnji" appartient à la terminologie catholique, ce qui permet de garder dans la phrase d'arrivée la connotation religieuse présente dans la phrase de départ. De plus, l'ironie s'installe quand on prend en considération le fait que la narratrice voit ces "semblables" comme des barbares ignorants qui vont la détruire.

→ "...odmah prepozna**h bližnjeg** koji me došao gnjaviti kod kuće..."

(18) "...ça vous change de la décrépitude ambiante..."

"...to vas rastrese od ambijentalne oronulosti..."

Tandis que les exemples (16) et (17) traitent de choix synonymiques erronés, exemple (18) de faux sens présente des faux amis. Selon la définition que nous avons citée ci-dessus, les faux amis appartiennent, en tant que faute de traduction, à la catégorie du faux sens. Le mot souligné dans la phrase d'arrivée, "ambijentalan", n'a pas la même signification que le mot souligné dans la phrase de départ, "ambiante". La traduction correcte du mot français serait "okolni", pendant que le mot choisi par la traductrice, "ambijentalan", se traduirait en français par "d'ambiance" et s'utiliserait dans des syntagmes comme par exemple "musique d'ambiance" ("ambijentalna glazba").

→ "...to vas odmakne od okolne oronulosti..."

(19) "...pas de moustache, ni de côtelettes, ce qui s'appelle rien, et zou."

"...nikakvih brkova, ni zalizaka, što se zove ništa, i bog."

Nous avons déjà inclus le mot évidemment très problématique "zou" dans notre analyse, sous (15). Nous ne reviendrons pas au contexte et à la signification de cette interjection. Tandis que l'exemple (15) traite de l'omission de ce mot de la traduction, nous voyons dans cet exemple-ci une traduction incorrecte. Le sens de l'interjection et le contexte de son emploi sont toujours les mêmes, où qu'il se trouve dans le roman. Le sens original est ici perdu, car la

traductrice n'a pas reconnu qu'il s'agit de la même interjection qui apparaît tout au long du texte, et elle l'a traduite différemment.

→ "...bez brkova ili zalizaka, ono što se zove ništa, i zum."

5.7.2. CONTRESENS

La définition la plus simple de contresens que nous avons rencontrée dit que "le contresens aboutit à une traduction contraire de ce qui a été énoncé"⁵². Le Petit Robert dit qu'un contresens est une "interprétation contraire à la signification véritable"⁵³. En pratique, cela voudrait dire qu'un mot tel que "grand" dans le texte de départ serait traduit par son contraire dans le texte d'arrivée, "malen". Mais Dussart note que "le faux sens ressemble fort au contresens, d'où l'embarras des praticiens pour les distinguer l'un de l'autre" et aussi que "le contresens n'est pas seulement contraire à l'opinion de l'auteur, il s'oppose aux faits de l'expérience et à la logique, de sorte qu'il aboutit parfois à l'impossible ou à l'absurde, donc au non-sens"⁵⁴. Alors, le contresens n'est pas une catégorie à part qu'il est possible de délimiter nettement du faux sens et du non-sens. En ce qui concerne des fautes appartenant à la catégorie du contresens, nous n'en avons trouvé aucune dans la partie du texte que nous analysons dans ce mémoire.

5.7.3. NON-SENS

En ce qui concerne le non-sens, Dussart en dit qu'il n'est pas immédiatement définissable. On peut dire que le non-sens est une traduction absurde dans la langue d'arrivée, mais on doit prendre en compte que cette définition est très lacunaire car elle n'explique pas le terme 'absurde' et elle ne précise pas les critères qui permettraient de dire que telle ou telle chose est absurde.

"On est en droit de soutenir que l'absurdité heurte la raison, l'expérience et le sens commun, tandis que le vrai non-sens est ininterprétable. (...) Dans les traductions, les deux types de non-sens se rencontrent: la phrase ou le passage illisible, incompréhensible et l'absurde défiant la logique ou l'expérience. Même le concept de non-sens se discute parfois: tout énoncé

⁵² <http://www.llsh.univ-savoie.fr/lea/Perdrieau/conseils.html>

⁵³ Robert, Paul. 2007. *Le Nouveau Petit Robert*. Le Robert: Paris. p. 531.

⁵⁴ Dussart, André. 2005. p. 113.

apparemment illogique peut avoir un sens pour certains locuteurs seulement (les messages cryptés) ou pour des lecteurs éclairés (la poésie).⁵⁵

Pour ne pas discuter la nature vraie de l'absurde, nous passerons aux exemples que nous avons choisis en tenant compte de la définition la plus simple, selon laquelle le non-sens est "ce qui est dépourvu de sens; absence de sens"⁵⁶.

(20) "Il avait gardé en main son dictionnaire et il avait fait un signet d'un de ses doigts..."

"Zadržao je u ruci svoj rječnik i bio je napravio signetu jednim od svojih prstiju..."

Dans son article sur la triade faux sens/contresens/non-sens, que nous avons cité au cours de notre présentation de cette triade, André Dussart cite Delisle *et al*, qui restreignent le concept de non-sens: "Faute de traduction qui consiste à attribuer à un segment du texte de départ un sens erroné qui a pour effet d'introduire dans le texte d'arrivée une formulation absurde."⁵⁷

Nous croyons que cette définition décrit parfaitement la situation qu'on peut voir dans les deux phrases ci-dessus. Le mot "signet" existe dans la langue de départ, mais "signeta" n'a aucun sens dans la langue d'arrivée. Putanec définit le signet comme "oznaka (vrpca, traka) za čitanje (u knjizi)". Alors, un signet est l'objet qu'on utilise pour marquer l'endroit où on a arrêté la lecture d'un livre. Le mot est traduit, dans le dictionnaire, par une description. Le mot équivalent pour un "signet", existe-t-il en croate? Il nous semble que non. L'usage du mot anglais "*bookmark*" est très répandu mais il ne serait pas acceptable de l'utiliser dans ce cas-ci. On pourrait, au lieu d'inventer un mot qui n'a aucun sens en croate, traduire cette expression par une insertion périphrastique.

Pierre Baccheretti conseille, entre autres, une démarche "qui permet, tout en restant fidèle à la lettre du texte, de respecter l'esprit et la charge émotionnelle et stylistique de l'énoncé de départ. C'est ce que nous appellerons le commentaire inclus dans le texte..."⁵⁸. Si une idée ou concept n'existe pas dans la langue d'arrivée, il faut l'expliquer, mais cet ajout explicatif doit être "le plus bref possible et se fondre dans le mouvement du texte, le fil du récit ne devant être interrompu à aucun prix"⁵⁹. Alors, traduisons "le signet" par une insertion périphrastique:

⁵⁵ Dussart, André. 2005. p. 114.

⁵⁶ Robert, Paul. 2007. p. 1702.

⁵⁷ Dussart, André. 2005. p. 114.

⁵⁸ Baccheretti, Pierre. "Traduire ou interpréter", dans La traduction: problèmes théoriques et pratiques. pp. 207-230.

⁵⁹ Ibid. pp. 207-230.

→ "U ruci je i dalje držao svoj rječnik i jednim je prstom u njemu označio gdje je stao s čitanjem..."

(21) "Et des robes en voulez-vous en voilà, et des perruques, et des chevaliers en queue de pie..."

"I haljina koliko vam srce želi, i vlasulja, i vitezova s lastavičjim repom..."

Dans ce cas, il s'agit de l'incompétence terminologique, c'est à dire de l'incompréhension du terme "queue de pie" désignant un type de vêtement / veste. Le terme a été traduit par un syntagme sans aucun sens qui fait appel à un autre oiseau (l'hirondelle) dans une tentative vaine pour décrire la forme du vêtement.

"Il faut ajouter que le *"nonsense"* ne découle pas seulement d'une connaissance imparfaite de la langue source, mais plus souvent d'une maîtrise insuffisante des domaines de spécialité et qu'il s'observe chez des traducteurs s'exprimant très bien à la fois dans la langue de départ et dans la langue d'arrivée."⁶⁰

En l'occurrence, il a suffi pour nous renseigner de faire une recherche simple sur l'internet qui nous a offert des images de "queue de pie", ce qui nous a tout de suite aidé à traduire ce syntagme.

→ "I haljina do mile volje, i perika, i vitezova u fraku..."

(22) "Un événement considérable, intéressant l'univers dans sa totalité pensive."

"Van događaj, koji se tiče univerzuma u njegovoj misljivoj ukupnosti."

En ce qui concerne les exemples précédents, bien qu'il s'agisse de traductions fautives, nous avons aperçu une logique quelconque dans le transfert du sens. En ce qui concerne cet exemple, nous ne savons pas comment le commenter, puisqu'il ne fait appel à aucune signification logique.

→ "Značajan događaj, koji se tiče svemira u njegovoj misljivoj ukupnosti."

Dans cette partie de notre mémoire, nous avons essayé de représenter les fautes de traduction telles qu'elles sont définies par la théorie de la traduction en français. Il existe, bien sûr, un

⁶⁰ Dussart, André. 2005. p. 114.

grand nombre de classifications des fautes de traduction, et les théoriciens et les traducteurs ne sont pas tous d'accord sur la manière dont elles devraient être classifiées et définies. Quand même, nous espérons que cette présentation a été suffisamment claire et qu'elle a donné un aperçu des fautes de traduction commises dans la traduction du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Nous allons faire suivre cette analyse des fautes d'une discussion sur le style et l'esprit du roman et les difficultés que pose la voix de la jeune narratrice.

6. LES DIFFICULTES QUE PRÉSENTE LE STYLE DE GAËTAN SOUCY

"...il existe un caractère par lequel la traduction d'œuvres littéraires en tous genres se distingue de toutes les autres tâches de traduction. Nous aimons à croire qu'une œuvre littéraire, dans la mesure où elle relève effectivement de la littérature, est absolument singulière: unique, originale, à nulle autre pareille. Et cela crée un vrai problème."⁶¹

Jusqu'à maintenant, nous avons parlé de la portée du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, nous avons analysé les fautes de traduction rencontrées lors de la lecture de la traduction publiée et nous avons essayé d'offrir des solutions plus convenables aux problèmes posés par certaines structures grammaticales et termes inadéquats dans la langue d'arrivée. Nous allons dédier le présent chapitre à une discussion sur le style particulier de Gaétan Soucy, les difficultés que pose la transposition fidèle de ce style (et du style littéraire en général) et les possibles manières de solutionner ces difficultés sans nuire au sens ni à l'esprit de ce qui est dit. Nous proposons de nous concentrer, après une discussion plus générale, sur quelques aspects de l'original et de sa traduction en croate que nous avons trouvé intéressants, mais aussi difficiles à traduire. D'abord, nous allons parler du genre des mots, qui est d'ailleurs un grand thème dans le roman, puis nous allons mentionner les jeux de mots. Nous allons aussi aborder la question des emprunts, dont il y a un grand nombre dans le roman. A la fin, nous allons mentionner les deux types de motifs qui parcourent le roman.

⁶¹ Bellos, David. 2012. "La traduction de textes littéraires", dans *Le poisson et le bananier, L'histoire fabuleuse de la traduction* traduit par Daniel Loayaza. Flammarion: Paris. p. 311.

Nous avons déjà cité l'article *Traduire le génie de l'auteur* de Linda Gaboriau. Dans cet article, la traductrice évoque des difficultés de la traduction du français (québécois) vers l'anglais et elle parle de ses efforts pour éviter ou minimiser ces difficultés au cours de la traduction. Elle dit, entre autres choses, qu'elle voit dans la traduction "...d'abord et avant tout, le défi, et la responsabilité, de capter et de transmettre la voix de l'artiste individuel."⁶²

Cette déclaration est suivie par l'explication que

"...chaque auteur, chaque œuvre même, a sa langue [québécoise]. (...) Borges aimait la notion du "génie" de chaque langue. Si l'on peut parler du génie de la langue espagnole, du génie de la langue française, célébrant ainsi leur spécificité, ne peut-on pas parler aussi du génie particulier de chaque auteur, de chaque œuvre, de chaque personnage, et ainsi de suite?"⁶³

Ce qui est exprimé ci-dessus paraît peut-être banal ou comme allant de soi, mais on voit beaucoup de traductions où le style, le "génie" de l'auteur n'est pas préservé et qui, par suite, perdent la manière d'expression unique créée par leur auteur dans le texte de départ. La plupart des critiques du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes* font mention du style original de l'écriture, disant que "Soucy fait preuve d'un réel talent et d'une maîtrise exceptionnelle de la langue"⁶⁴ ou qu'il s'agit d' "...une écriture que l'on sent plus frénétique que jamais, d'où semble évacué l'effort du style au profit du dire bruit."⁶⁵

On peut conclure, donc, en lisant ces critiques, qu'il va être important, dans la traduction de ce roman, de conserver et transposer non seulement le sens, mais aussi le style d'écriture, la manière dont l'histoire est racontée. Et vraiment, ce qui attire l'attention du lecteur n'est pas tant l'histoire (que nous avons racontée dans l'introduction au roman et qui est, d'ailleurs, assez simple) que la manière étonnante, insaisissable et complètement originale dont cette histoire lui est présentée. Le traducteur, en lisant le texte, peut y anticiper un grand nombre de difficultés, parmi lesquelles, la première difficulté à résoudre est celle de trouver une manière satisfaisante de traduire le style de ce roman qui est si étroitement lié au lieu où se déroule l'action : "Alice devient une enfant exceptionnelle en cela que son intelligence et son esprit critique se développent en marge de la société québécoise étriquée de son temps."⁶⁶

Le genre : féminin ou masculin ?

⁶² Gaboriau, Linda. 1990. "Traduire le génie de l'auteur", dans *Jeu: revue de théâtre*, n°5. p. 45.

⁶³ Gaboriau, Linda. 1990. p. 45.

⁶⁴ Boivin, Aurélien. 2001. p. 93.

⁶⁵ Sergent, Julie. 2000. "Cet amour inéluctable", dans *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, n°97. p. 17.

⁶⁶ Desmeules et Lahaie, 2011. p. 82.

Nous avons choisi, pour notre analyse et traduction, deux parties séparées du roman. En cours de traduction, nous avons rencontré un grand nombre d'archaïsmes, de nouvelles créations lexicales, des mots argotiques et de tournures étranges en ce qui concerne la syntaxe. Ils ont tous causé des problèmes, mais rien ne nous a gêné autant que la question du genre. Nous avons déjà parlé de l'opposition entre le masculin et le féminin comme une particularité littéraire du roman. Mais la fluidité du concept du genre dans le contexte de la traduction pose un certain nombre de problèmes.

Nous avons déjà parlé de la confusion du genre concernant le personnage principal du roman, Alice, qui découvre seulement à la moitié du roman qu'elle n'est pas un garçon mais une fille. La première moitié du roman devrait paraître avoir été écrite par un garçon, mais si on compare le texte de départ avec le texte d'arrivée publié, on peut voir des grandes différences dans l'expression du genre.

Comparons ces paragraphes:

(23) "Je reçus de l'homme en soutane deux horions très rapides, un avec le plat de la main, l'autre avec le revers, tout cela en se servant de la dextre et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. J'aurais aimé mettre les doigts dans ma culotte et lui jeter du sang, mais je n'avais pas de sang ce jour-là, c'était cicatrisé jusqu'à la prochaine fois."

Et, ensuite, le paragraphe correspondant dans la traduction publiée:

(23a) "Dobio sam od čovjeka u mantiji dvije vrlo brze zaušnice, jednu ravnim dlanom, drugu nadlanicom, sve to služeći se desnicom i u manje vremena nego što je potrebno da se napiše. ja bih bio rado gurnuo prste u gaće i krv im prolio, ali nisam taj dan imao krvi, bilo je zaraslo do sljedeći put."

Dans (23), c'est-à-dire le texte de départ, on peut apercevoir l'usage de temps verbaux qui ne comportent pas d'accord en genre. Par contre, l'exemple (23a), celui du texte d'arrivée, utilise des temps verbaux composés dont les participes indiquent clairement le genre du sujet parlant.

La première partie du texte de départ abonde en prédicats qui n'informent pas sur le genre du sujet. L'auteur prend soin que la narratrice s'exprime en utilisant seulement l'imparfait, le passé simple, autrement dit des temps où le genre du locuteur n'est pas exprimé. L'auteur s'assure ainsi que le lecteur ne prête pas beaucoup d'attention au genre du narrateur. Il pourrait être un garçon ou une fille – ce n'est pas clair jusqu'au moment où Alice rencontre les

gens du village. C'est une scène qui inspire la confusion chez le lecteur, qui doit se demander, à ce moment, "Pourquoi ne me suis-je pas aperçu qu'il s'agissait d'une fille?". Il nous paraît que cette imprécision du genre a la fonction d'un jeu de mots (ou avec les mots) tout au long du roman. Mais l'usage d'un temps tel que le passé simple apporte au style une nuance ancienne qu'on ne trouve que rarement dans la littérature contemporaine, un autre registre que celui, par exemple, du passé composé.

Contrairement à ce que fait l'auteur, la traductrice a décidé d'employer justement le temps de passé qui ne marque pas ces nuances et qui montre clairement le genre du narrateur – le parfait. Le texte d'arrivée a ainsi perdu l'effet de jeu de mots qui imprègne la structure du texte, et aussi le niveau soutenu de langue où se situe le passé simple. Berman classe les tendances appauvrissantes et déformantes de ce type comme "destruction de systématismes".⁶⁷

Le temps équivalent au passé simple serait dans le croate l'*aoriste*, que nous avons utilisé dans notre traduction. Mais cette solution n'a pas été sans difficultés. Voyons l'exemple suivant:

(24) "Je vais vous dire, si j'avais pu prévoir que, avant la fin du jour, je me retrouverais en tête à tête avec l'inspecteur des mines, je crois à tout prendre que j'aurais préféré aller me pendre à la corde de papa, car je craignais un peu les envies de mon cœur, c'est le moins qu'on puisse dire, et selon ce que nous dictent la nature et la religion, c'est de mon frère bien évidemment qu'il convient que je sois amoureux, pas d'un autre."

Ce paragraphe du texte de départ nous a posé un grand problème à cause de l'impossibilité de traduire les verbes par l'aoriste ou l'imparfait, à cause de la structure des phrases en langue de départ que nous devions respecter et qui nous empêcheraient de produire des phrases grammaticalement correctes où le genre reste caché. Nous pouvions choisir entre un changement du sens de l'original et le défi aux règles syntaxiques de la langue d'arrivée avec une traduction par une forme du passé qui révèle le genre du narrateur. Nous avons choisi la dernière solution, car la fidélité au texte de départ doit être le premier soin du traducteur. Le paragraphe que nous avons présenté sous (24) est suivi, dans le roman, par la partie de l'histoire où se révèle que le narrateur est en fait une narratrice, il renforce donc cette opposition. Voilà notre traduction de ce paragraphe :

⁶⁷ Berman, Antoine. 1999. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Seuil: Paris.

(24a) Reći ću vam, da sam mogao predvidjeti da ću se prije kraja dana naći u četiri oka s inspektorom rudnika, vjerujem da bi mi sve u svemu bilo draže objesiti se tatinim užetom jer su me plašile želje mojeg srca, u najmanju ruku, i prema onome što nam nalažu priroda i religija, jasno je da bih se trebao zaljubiti u svojega brata, ne u nekog drugog.

L'autre cas où le changement du genre lors de la traduction posait un problème est le cas du Juste Châtiment. Bien que la plus grande surprise soit le fait que le Juste Châtiment est une créature vivante et qu'elle est en fait la sœur jumelle d'Alice (et non pas une chose, comme le traite le roman), nous croyons que le masculin du texte de départ contribue au mystère de ce personnage. La traduction croate n'est pas difficile : "juste châtement" devient "pravedna kazna", syntagme qui transpose parfaitement le sens du syntagme de départ. Mais ce syntagme croate est du genre féminin. Les synonymes au masculin du mot "kazna" existent (*Rječnik sinonima* suggère les mots tels que "ukor", "križ", "kazan"...)⁶⁸, mais ils ne conviennent pas au sens du syntagme de départ. Dans ce cas, comme dans l'exemple ci-dessus, nous avons dû nous contenter d'un transfert partiel (quoiqu'il soit, à première vue, parfaitement correct) du sens, le syntagme "pravedna kazna" qui est du genre féminin et non pas masculin comme le syntagme dans le texte de départ, ce qui a changé un peu cette particularité du style dans le roman.

6.1 JEUX DE MOTS

Dans son livre *La traduction des jeux de mots*, Jacqueline Henry définit les jeux de mots comme "toutes les manipulations intentionnelles des mots, qu'elles portent sur leur face phonique ou sémique"⁶⁹. Les jeux de mots "...relèvent de la fonction métalinguistique du langage, parce qu'ils constituent une utilisation surintensive du langage" qui "se servent de la langue comme d'un objet pour la déformer et briser ses conventions"⁷⁰. Dans la partie du texte que nous analysons, nous avons rencontré quelques jeux de mots. Deux de ces jeux de mots ont été reconnus aussi par la traductrice, qui les a expliqués par un commentaire au bas de page, ajoutant que le jeu ne pouvait pas être traduit. Nous avons passé "de grandes heures", comme le dirait Alice, à essayer de trouver une solution meilleure, qui retiendrait le sens du jeu de mots, mais nous avons échoué. Nous pensons que la traductrice a raison et qu'il est

⁶⁸ Šarić, Ljiljana et Wittchen, Wiebke. 2008. Rječnik sinonima hrvatskoga jezika. Jesenski i Turk: Zagreb. Pp. 179.

⁶⁹ Henry, Jacqueline. 2003. *La traduction des jeux de mots*. Presses Sorbonne Nouvelle: Paris. p. 10.

⁷⁰ Ibid. p. 32.

impossible de transposer ces jeux de mots en croate. Nous allons inclure quand même un exemple de jeu de mots présent dans la partie du texte que nous analysons. Le jeu de mots suivant nous paraît intéressant:

(25) "...et je me disais qu'ils ne connaissaient décidément pas le genre des mots, quand j'ai fini par comprendre qu'ils voulaient dire sans doute maire et non mère, parce qu'attention, le secrétaire a des lectures."

Selon Jacqueline Henry, il faut toujours examiner la fonction et l'effet du jeu de mots pour pouvoir évaluer son poids dans le texte. Notre opinion est que ce jeu de mots n'est pas très important pour le texte entier, mais il s'agit quand même d'un épisode humoristique qui est en relation avec le problème omniprésent du genre que nous avons déjà abordé dans l'introduction littéraire et dans la première partie de ce petit chapitre – la relation masculin féminin. Le jeu de mots porte sur l'homophonie des mots "maire" et "mère", dont le premier mot est de genre masculin, et le second est de genre féminin. Encore une fois le masculin et le féminin échangent leurs places dans l'imagination de la narratrice. Le fait que ce jeu de mots soit reconnu, mais pas traduit, n'est pas un grand problème, quoiqu'il signifie une perte de sens dans le texte d'arrivée.

6.2 DIFFICULTÉS LEXICALES

Dans *Les problèmes théoriques de la traduction*, Georges Mounin cite Whorf, qui dit que "tous les observateurs ne sont pas conduits à tirer, d'une même évidence physique, la même image de l'univers..."⁷¹

Mounin cite Whorf dans le cadre de sa réflexion sur la théorie de la traduction. Mais cette citation nous semble quand même convenable pour la description de ce que fait Soucy dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* – un monde tout à fait ordinaire vu d'un autre côté (littéralement ainsi que métaphoriquement, car la narratrice est séparée du monde par une pinède qu'elle traverse seulement une fois dans toute sa vie...). Le procédé de faire des choses simples et quotidiennes quelque chose d'exotique en les décrivant d'une manière différente n'est rien de nouveau dans la littérature. Ce procédé produit un effet intéressant et, dans la plupart des cas, il n'est pas difficile à traduire. Soucy emploie ce procédé, mais il nous

⁷¹ Mounin, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*. *

semble que le procédé par lequel s'exprime l'image différente de l'univers qu'a la protagoniste de son roman réside dans l'usage des néologismes, archaïsmes et emprunts.

L'emprunt linguistique est, selon le Petit Robert, un "acte par lequel une langue accueille un élément d'une autre langue ; élément (mot, tour) ainsi incorporé"⁷². Le procédé est assez clair à comprendre : l'emploi dans une langue d'un mot appartenant à une autre langue. Nous allons nous concentrer sur les emprunts trouvés dans les extraits de *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. On pourrait croire a priori que la plupart des emprunts proviennent de l'anglais, et c'est vrai, grâce au bilinguisme au Québec.

Le néologisme est défini comme "emploi d'un mot nouveau (soit créé, soit obtenu par dérivation, composition, troncation, siglaison, emprunt, etc. : néologisme de forme) ou emploi d'un mot, d'une expression préexistants dans un sens nouveau d'un mot"⁷³. Cette définition générale peut être élargie par l'explication suivante de l'origine des néologismes en québécois :

"Le lexique québécois est formé principalement de mots appartenant au fonds galloroman, c'est-à-dire de mots qui ont eu cours ou qui ont encore cours sur le territoire de la France. Notre lexique comprend ainsi des mots et des expressions du français standard d'aujourd'hui, qui sont consignés dans des dictionnaires d'usage (comme Le Petit Robert), de même que de nombreux archaïsmes, des dialectalismes, des archaïsmes-dialectalismes, etc., qui n'appartiennent plus ou qui n'ont jamais appartenu à l'usage officiel. Les différences que présente le français québécois face au français standard ont donc, dans la grande majorité des cas, leur origine en France même et ne s'expliquent pas d'abord par l'influence de l'anglais, contrairement à ce que la tradition a véhiculé."⁷⁴

Cette constatation est valable pour les néologismes que nous avons trouvés dans la partie du texte que nous analysons. Il s'agissait, pour la plupart, d'expressions ou de mots d'origine française dont la forme originelle a été modifiée, certains diraient "déformée".

Nous allons citer quelques énoncés où se trouvent des exemples du vocabulaire riche et varié employé par Gaétan Soucy dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Nous allons y inclure des exemples des néologismes, des emprunts et des archaïsmes et ensuite commenter leur fonction et la manière ils sont traduits dans la traduction publiée, et dans la nôtre. Comme dans le chapitre précédent, nous avons retenu seulement les exemples qui nous paraissaient les plus intéressants.

Emprunts

⁷² Robert, Paul. 2007. p. 856.

⁷³ Robert, Paul. 2007. p. 1682.

⁷⁴ Massicotte, Micheline. 1984. "Trésor de la langue française au Québec", dans *Québec français*, n°55. p. 78.

(26) "Mais parlant de putes, j'essayai de leur expliquer qu'il me semblait bien avoir une très lointaine remembrance, d'une sainte vierge..."

Le mot "remembrance" ne nous a pas semblé étrange quand nous avons lu le texte pour la première fois. Nous l'avons d'abord traduit par "uspomena", comme l'a fait la traductrice dans la traduction publiée. Mais il s'agit en fait d'un mot anglais, et pas français. Le mot "remembrance" n'existe pas dans Le Petit Robert, mais il existe dans les dictionnaires d'anglais, où il est défini comme "the act of remembering a person, thing or event"⁷⁵. Le mot est usuel, mais pas en français. En français, il existe le verbe "remémorer" qui n'a pas de substantif correspondant, et il existe le substantif "réminiscence", qui n'a pas de verbe correspondant. Pour signaler l'étrangéité de l'emprunt de l'anglais, qui aurait été perdue au cours de la traduction, nous avons décidé de recourir au mot de signification équivalente en croate:

→ "No, govoreći o kurvama, pokušah im objasniti da mi se baš činilo da imam neko daleko prisjećanje na neku svetu djevicu..."

Le mot "prisjećanje", qui existe en croate, remplace ici les variantes "uspomena" ou "sjećanje" plus fréquentes et prévisibles, pour signaler l'étrangéité du mot dans le texte de départ.

Archaismes :

(27) "...je ne sais si cela n'est pas si rare ou quoi, en tout cas j'ai ça en horreur, m'en cuidez."

Après une recherche, nous avons découvert qu'il ne s'agissait pas d'un verbe d'origine espagnole, comme nous l'avons pensé à première vue, mais du verbe "cuider", qui "provient du latin cogitare (...). Le terme va vieillir rapidement au moyen français puis disparaître complètement en français préclassique. Le champ lexical de "cuidier" regroupe les verbes croire et penser"⁷⁶. L'archaïsme correspondant croate serait peut être le verbe "mniti", mais nous avons jugé qu'il nuirait au rythme du texte pour des raisons de prononciation. Nous l'avons traduit par le verbe courant "zamisliti":

→ "...ne znam je li to rijetko ili šta, u svakom slučaju toga se užasavam, zamislite vi to."

Néologismes :

⁷⁵ Merriam Webster Online. <http://www.merriam-webster.com/dictionary/remembrance>

⁷⁶ <http://ancien-francais.blogspot.com>

(28) "Pour bien leur montrer qu'il n'en était absolument pas question, je commençai une figette."

Au cours du roman, la narratrice mentionne souvent les "figettes" dont souffre, apparemment, toute sa famille. Les descriptions sont assez claires et montrent qu'il s'agit d'une sorte d'attaque épileptique. Mais la traduction du mot "figette" pose un problème. Dans le dictionnaire, le mot le plus proche est le verbe "figer", qui signifie "rendre immobile, fixer dans une certaine attitude, un certain état"⁷⁷. La traductrice a choisi le mot "sleđenica", qui n'existe pas en croate. Nous avons choisi de reprendre ce mot créé par la traductrice, car il nous semble être une solution excellente pour la traduction de ce néologisme.

→ "Da im lijepo pokažem kako o tome nema ni govora, započeh sleđenicu."

(29) "...parce qu'attention, le secrétarien a des lectures."

La racine pour la création du mot "secrétarien" a été, nous supposons, le mot "secrétaire". Ce mot, comme d'ailleurs la plupart des néologismes dans le roman, "laisse transparaître au moins sommairement sa signification"⁷⁸, ce qui les rend assez facilement compréhensibles et traduisibles. Dans ce cas, nous avons suivi la traductrice en traduisant le "secrétarien" par "sekretarac".

→ "...jer pazite! Sekretarac je načitan."

Nous n'avons choisi que ces exemples, car nous croyons qu'ils illustrent le mieux les procédés utilisés par l'auteur et la manière dont ils sont reproduits en langue d'arrivée. Le type de création dont il s'agit en ce qui concerne les néologismes est assez facile à décoder car, bien qu'il y ait des mots qui n'existent pas, leur signification est presque toujours claire (par exemple, le verbe "ramentevoir" qui signifie "se souvenir" pour Alice, mais dont la forme n'a rien de commun avec le verbe français).

"La néologie lexicale comprend les aspects sémantiques, fonctionnels et formels; cela veut dire qu'il ne s'agit pas exclusivement de trouver des mots nouveaux, mais aussi des déplacements de signifiés qui sont enregistrés dans les dictionnaires (restriction, changement

⁷⁷ Robert, Paul. 2007. p 1041.

⁷⁸ Dubuc, Robert. 1968. "Vie des néologismes", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol. 13, n°4. p. 188.

ou amplification du signifié) et des modifications dans le jeu fonctionnel d'un mot (la rection verbale, la concordance...)."79

Comme nous l'avons déjà mentionné, Soucy utilise tous ces procédés variés dans la création du discours original de la narratrice. Il serait difficile de présenter une liste complète des néologismes, archaïsmes et emprunts recelés dans le roman, et une telle liste serait très longue. La difficulté pour le traducteur est d'abord de les identifier (or il s'est avéré que certains ne nous sont "apparus" qu'à la deuxième lecture) et de les décoder, en évaluant leur impact sur le discours "standard" en français. Nous en pouvons conclure qu'il s'agit d'un style très riche qui paraît au premier coup d'œil assez simple, mais qui cache un grand nombre de pièges et de problèmes.

6.3 LES IMAGES LIÉES A LA GUERRE ET A LA RELIGION

En lisant des articles sur les thèmes dont nous avons parlé au cours de notre analyse, nous avons trouvé, dans une critique du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* par François D'Apollonia, la constatation que "le lexique d'une langue se répartit entre plusieurs registres et se différencie dans le temps et dans l'espace"⁸⁰. Il nous semble que cette constatation vaut pour *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, dans le sens que le lexique qu'utilise Alice est lui aussi puisé à plusieurs registres différents. Outre les néologismes, emprunts et archaïsmes, outre les mots ou expressions argotiques ou familiers, il existe tout au cours du roman des motifs variés situés entre la langue et l'imagerie de la narratrice. Nous avons identifié trois thèmes, ou plutôt champs symboliques, récurrents dans le récit: les images de l'armée, de la religion et les images médiévales. Ces images ne posent pas de problèmes liés à la traduction mais elles sont quand même intéressantes du point de vue de style.

Commençons avec les images liées à l'armée. Nous avons déjà commenté dans le chapitre précédent, une phrase où Alice fait mention d'une "horde" qui descendra du village pour piller le "domaine terrestre" où elle habite avec son frère. Ce type d'image apparaît dans plusieurs parties du roman:

⁷⁹ Cabré, Maria Teresa et Yzaguirre, Lluís. 1995. "Stratégie pour la détection semi-automatique des néologismes de presse", dans *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 8, n°2. p. 89.

⁸⁰ D'Apollonia, François. 1993. "Ouvrage recensé: Dictionnaire québécois d'aujourd'hui", dans *Horizons philosophiques*, vol. 3, n°2. p. 124.

"...je ne ferais ni une ni deux en cas de guerre ouverte et je me rangerais aux côtés de l'inspecteur des mines, tous couteaux tirés."

"La perspective que les marioles du village allaient de force nous faire passer l'arme à gauche..."

Les images de l'armée sont utilisées pour illustrer la manière dont Alice perçoit sa relation avec les gens du village. Autre motif récurrent, les allusions à la religion, depuis le nom "le Juste Châtiment" et les "semblables", jusqu'aux images plus complexes: les "exercices" du père (la flagellation pour faire pénitence, sans doute). Alice fait un lien entre la mort de son père et le fonctionnement du monde en se demandant si celui-ci va pouvoir continuer sans que le père soit là, dans un paragraphe évoquant assez clairement la mort du Christ. Le roman est jalonné d'autres motifs et images faisant allusion à la religion:

"...la dépouille de papa est une grande chose. Un événement considérable, intéressant l'univers dans sa totalité pensive. Ses restes jetaient leur ombre sur nos vies, à mon frère et à moi, c'est la moindre des choses, mais cette ombre s'étendait aussi bien au-delà, jusqu'en terre sainte, si ça se trouve. Qu'allaient devenir la planète ainsi que les semblables qui grouillaient dessus? Allaient-ils, en apprenant la nouvelle, être saisis d'une rage de désespoir et de douleur ... (...) Dieu lui-même descendrait-il dans nos champs, l'air soucieux, la barbe pas faite?"

"En tout cas, au gré des saisons qui passaient, cela devint pour moi une sorte de messe secrète, à laquelle j'assistais seule, à l'insu même du prêtre qui officiait dans le caveau. (...) L'ite missa est de ce prêtre, si j'ose dire, consistait à s'occuper en fin de compte du Juste Châtiment..."

Nous avons mentionné l'imagerie de la guerre et de la religion en parlant de la portée du roman. Plusieurs critiques parlent du parallèle entre le père et Dieu, du moins, le dieu du domaine et des enfants qui y vivent une vie d'emprisonnement. Le père est le personnage autour duquel se concentre le langage qui abonde en métaphores et connotations religieuses, tandis que les images de guerre et de violence sont réservées à la description des gens du village. Le troisième groupe est aussi très intéressant. Il s'agit des motifs médiévaux, c'est-à-dire, d'images qui semblent tirées de contes de fées, les motifs presque gothiques d'un temps très éloigné, réflexions romantiques d'une fille qui rêve d'une autre vie, d'un monde différent, d'un monde doux peuplé de "chevaliers en queue de pie", de salles de bal, qui parle des princes et des manoirs, des miroirs malades qui reflètent, si on les visite pendant la nuit, "la noirceur en son royaume", un temps passé.

"Une fois que j'avais durant bien longtemps fixé le miroir, et à condition de ne toujours pas le quitter des prunelles, commençait à monter la rumeur déjà mentionnée, et qui était une rumeur de murmures, d'éclats de rire lointains, de soie froissée, d'éventails que l'on ouvre d'une fine saccade du poignet, d'oiseaux qui rêvent en frottant l'aile sur les barreaux de leur prison."

"Je m'interdisais de rêver qu'un beau chevalier viendrait m'enlever dans ses bras pour m'entraîner sur son cheval blanc vers des pays munificents, j'essayais surtout de ne pas penser que ce beau chevalier aurait votre sourire et vos yeux et votre braquemart luisant comme une cuillère."

Le troisième groupe de motifs prête du romantisme à la manière dont s'exprime Alice. Parmi les événements tristes et menaçants, l'imagerie médiévale donne l'air d'un conte de fées au récit de la jeune narratrice.

Dans ce chapitre, nous avons parlé du style particulier de Gaétan Soucy et de ses composants les plus importants - les emprunts et les différents groupes de motifs littéraires. Nous avons donné des exemples de difficultés lexicales que nous trouvons intéressants et nous avons commenté les trois groupes principales des images récurrentes dans le roman – les images liées à l'armée, la religion et les images médiévales. Nous proposons, maintenant, de faire suivre cette discussion par notre traduction du texte choisi. Notre traduction sera suivie par une conclusion générale concernant l'analyse de la traduction du roman.

7. NOTRE TRADUCTION

Ovaj potonji i mantijaš uskoro su me odlučili oslovljavati sa *ti*, u slučaju da bi to bolje prošlo kroz moje uši, i kad su me pitali je li se nešto dogodilo mome ocu, pokazah im napokon da razumijem ljudski jezik kao i bilo tko drugi i odgovorih da je preminuo jutros u zoru, što ih se dojmilo.

Zatražili su me da ponovim, bila je to vijest koja će se nadaleko čuti ako se potvrdi, no ponavljanje mi nije jača strana. "Jutros smo ga našli obješenog na kraju užeta za koje se zakvačio sam i bez upozorenja", rekoh umjesto toga. Svećenik se prekrižio preko trbuha. Redarstvenik se doimao mirnijim. Istina je da on oko vrata nije imao raspelo koje bi bio u napasti stalno natezati, kao što je brat imao običaj sa znate već čime. Rekao mi je tonom ispunjenim blagošću, kao da bijah nešto neizmjereno krhko s čime se trebalo postupati s obzirom:

- Rekla si, "*Našli smo ga*". Tko to, mi?
- Tata ima dva sina, rekoh. Mene i mojeg brata.

Trgnuli su vratovima od zaprepaštenja, poput golubova kad hodaju, promatrali su me kao da rekoh nešto zastrašujuće, pa vi nešto shvatite o mojim suvremenima i prijateljima. Redarstvenik je načinio pokret rukom kao da želi reći da ćemo se na to vratiti kasnije, i još me pitao:

- A tvoja mama? Ne živi li sa vama i majka?
- U kući nikad nije bilo kurvi, odvratih.

Ugledavši izraze na njihovim licima rekoh si da to treba pojasniti, i dodah:

- Sve su majke kurve no može se također reći svete djevice ako nam to više paše, nijansa je neznatna.

Čovjek u mantiji opalio mi je dvije jako brze pljuske, jednu ravnim dlanom, drugu nadlanicom, a sve to služeći se desnicom i u manje vremena nego što je potrebno da se napiše. Rado bih bio gurnuo ruke pod hlačice i bacio mu krv, no tog dana krvi nije bilo, zacijelilo je do sljedećeg puta.

Onda je treći čovjek, kojemu do tad vidjeh samo ruke i noge, ustao sa svojeg sjedala i odmah prepoznah bližnjeg koji je došao gnjaviti me kod kuće i koji je bio princ u kojeg, tako je govorio brat da bi me zezao, se zaljubih, pih. Činilo se kao da ga zanima sve što se govori no sam nije ništa govorio, u stilu mačaka i mudraca. Prekrižio je ruke, ramenom se naslonio na zid i promatrao me znatiželjno i ozbiljno, zbog meni nepoznatog razloga, možda je i on bio malo zaljubljen. Od samog pogleda na njega dobih kao nekakvu želju da svojim jezikom prođem cijelo njegovo lice, da stavim njegov nos u svoja usta, u mojoj glavi i tijelu katkad se događaju stvari koje su i meni prave zagonetke. U ruci je i dalje držao svoj rječnik i jednim je prstom u njemu označio gdje je stao s čitanjem, i taj mi se detalj svidio, jer sam i ja to radio, jako često, kad bih prekinuo čitanje da sanjam o lijepim vitezovima o kojima su mi govorile stranice, rukom bih označavao gdje sam stao s čitanjem. Što se tiče svećenika, on se povukao na stolicu u kutu i promatrao pod očima razrogačenim poput tanjurića. Za čovjeka koji je obećao da mi neće učiniti nažao, smatrah da bez obzira na mantiju njegove riječi nisu imale ništa veću težinu od kometa koji nam izlazi iz rupe.

No, govoreći o kurvama, pokušah im objasniti da mi se baš činilo da imam neko daleko prisjećanje na neku svetu djevicu koja me držala na koljenima i fino mirisala, pa i anđelčice

na drugom koljenu djevice blagog mirisa, koja mi je nalikovala kao jaje jajetu, kao što me u to pokušavao uvjeriti brat. No je li to bilo sjećanje? I je li to bila kurva?

Župnik se vratio katastrofalnog izraza lica, poput brata kad mi je saopćio da je pas upravo umro, od toga su mi gume škripale, kako bi rekao moj otac; župnik ponovi:

- Luda je. Ili je opsjednuta.

Mantijaši ne poznaju rod stvari, ako o tome mogu suditi. Ne znam uostalom baš previše o tome što je pravio sa svojom slinom, taj svećenik, no u utorima bi mu ostala neka vrsta suhe pjene, zeleno-sive, usna morska izmetina, ako mi to želite vjerovati, koju prvi put vidjeh na nekom bližnjem, ne znam je li to rijetko ili šta, u svakom slučaju toga se užasavam, zamislite vi to. U nedostatku krvi bacala sam na njega prijezir zjenicama, uvijek punima malenih munja, prema riječima mojeg pokojnog oca.

Ponovno su krenuli razgovarati među sobom, hoću reći redarstvenik i svećenik, ne mareći više za mene, osim pogleda koje bi mi povremeno uputili i koji bi ih na nekoliko trenutaka sledili u nekoj vrsti užasnog tupila, pažljivo biram svoje riječi. No bio je ondje i princ, koji me promatrao očima ispunjenima prijateljstvom i kad ga vidjeh kako mi se nasmijao okrenuh se, slegnuvši ramenom i glumeći otmjenost, jer naposljetku za koga me to držao.

Velika stvar koja kao da je opterećivala drugu dvojicu i koju su ponavljali poput refrena bila je činjenica da je moj pokojni otac bio vlasnik rudnika i da će njegov nestanak prouzročiti promjene, i očito su se užasavali tih promjena, ako hoćete moje mišljenje. Na kraju su mi rekli da ću ih morati odvesti do tate.

- Tata je nestao.
- Kako? Što želiš reći? Izgubili ste njegove ostatke?
- Njegovo je tijelo tamo, rekoh, no on, on je nestao.

Kao da je teško shvatiti.

- Onda ćeš nas morati odvesti do posmrtnih ostataka.

Da im lijepo pokažem kako o tome nema ni govora, započeh sledenicu. Bez brige budite, nije bila prava, već isključivo da na njih ostavim dojam, što mi je i uspjelo. Princ je blago rekao, pa ta blagost itd.,

- Zar ne vidite da ju plašite? Sva drhti.

Još jedan koji me smatrao kurvom, vjerojatno zbog mojih oteklina, pretpostavljam, i to mu poručih očima.

- Gospodine inspektore rudnika, volio bih da se ne miješate u ovo. Dajte se vratite svojim pjesmama.

To je redarstvenik rekao princu.

- Upravo obrnuto. Čini mi se da me se to kao inspektora rudnika ipak malo tiče, zar ne?

Ta dvojica nisu baš izgledala kao da se vole, da kažemo da su stvari onakve kakve jesu. Također treba precizirati da je agent s mojim bratom imao zajedničko to da je izgledao kao netko tko nikad ne gura nos u rječnike, što ih ispunjava jalovim prijezirom prema onima koji prstom označavaju gdje su stali s čitanjem, i rekoh si da ću, unatoč tome što me držao za kurvu, u slučaju otvorenog rata bez oklijevanja stati na stranu inspektora rudnika, na noževe. Što ćete s nekim tko nikad ne gura nos u rječnike?

Svećenik i brkati redarstvenik zaključili su da se radilo o slučaju više sile i da je njihova zadaća bila otići o tome obavijestiti majku*^{igra riječi} koju je gripa sprječila da se pojavi na trgovčevu pokopu, i rekoh si da definitivno ne poznaju rod riječi, no naposljetku shvatih da su nesumnjivo htjeli reći gradonačelnik, ne majka, jer pazite! Sekretarac je načitan. Inspektor rudnika rekli su da me za to vrijeme čuva, i odoše, eto, poput mlaza pišaline.

Reći ću vam, da sam mogao predvidjeti da ću se prije kraja dana naći u četiri oka s inspektorom rudnika, vjerujem da bi mi sve u svemu bilo draže objesiti se tatinim užetom jer su me plašile želje mojeg srca, u najmanju ruku, i prema onome što nam nalažu priroda i religija, jasno je da bih se trebao zaljubiti u svojega brata, ne u nekog drugog.

II.

No u plesnoj dvorani najčudnija je bila noć, što ću si dokazati svojim sjećanjima. Tata, znate kakav je on, na večeri kad je plakao gledajući dagerotipove, tako se to zove, brat i ja smo mogli raditi što smo htjeli, naravno osim izazivati požare. Hoću reći, netko je s njegove desne strane mogao paliti petarde u brašnu, na mjestu gdje je pascal imao ponor, no tata svejedno ne bi odvojio oči od svojih suza koje su mu jedna za drugom padale s vrha nosa na

pjegičave zglobove, bila je to jedna od njegovih vježbi, čini mi se. Iskoristila bih to da pobjegnem prema plesnoj dvorani. Istini se duguje reći da je, da bi se tamo došlo noću, potrebno prijeći komad noći jer kuhinja našeg zemaljskog boravišta koja je bila okrenuta prema ugarnici, tik uz biblioteku i galeriju portreta, tko zna zašto, cijela u daskama i okruglom drvu, kuhinja koju je otac uz našu klimavu pomoć vlastitim i našim rukama dovršio i sagradio, ima tomu već sto godina, vjerujem da sam tada među bedrima još uvijek imala cijelu ropotariju, odnosno, ta se kuhinja nalazila nekih šezdesetak nogu od sporednih zgrada iza tornjeva gdje se pružala plesna dvorana. Trebalo je također među usnulim životinjama pregaziti svinjište za svinje, jer imali smo i svinjište, ne znam je li mi već iz glave izašla ideja da to napišem. Često se hodalo među mrtvim kokošima, dvanaestak nogu, ako se uspjelo iskopcati iz svinjišta. Što se tiče konjušnica, o njima nećemo govoriti, u njima se već vječnost nitko nije micao, ni konj se u to ne bi upustio, vjerujte mi, ako ni zbog čega drugog onda zbog toga što bi za otvaranje vrata bili potrebni topovi.

S ove udaljenosti nismo, ako bismo se naglo okrenuli, mogli, čak ni danju, vidjeti kuhinju našeg zemaljskog boravišta, onakvu beznačajnu, spljoštenu između ogromne biblioteke i galerije portreta. Nakratko sam se zaustavila u cvjetnom paviljonu, tako nazvanom jer su svuda po njemu rasli korovi prijatelji, u neredu i deliriju. Jedan balkon, na koji sam znala odlaziti, poput bubnja obješen na kat, pružao se poput rta nad svinjište, i pogled je sezao daleko. Borova se šuma protezala unedogled. I planine i sivo nebo. Na neke večeri u sumrak, horizont je međutim bio tako bistar da mi se činilo da ću upasti u njega, sve do drugog kraja svijeta, i okretala bih glavu iz straha da mi ne ode u krivom smjeru.

Zamak, napokon. Još se dobro držao, ako ne patite na detalje, u stilu inspektora istih. Moglo se tamo smjestiti vojsku i tri cara s njihovim svitama. Tamo su još živjeli samo golubovi i vrapci koji su se stalno šikanirali, po uzoru na kvočke. Dva su ga krila produživala u potkovu, a na krajevima tih krila nalazili su se tornjevi, kao što napisah. Na sve su se to prilijepile zgrade o kojima uopće neću govoriti, da se o tome ispravno raspravi bio bi potreban stručnjak za heraldiku ili trigonometriju, a ja imam svojih mana, ali to nisam. Ipak, reći ću da se bi povlačenjem ravnih crta s obje strane potkove, dakle, nalazila, na njihovom spoju, na dvadesetak nogu udaljenosti, slavna plesna dvorana, a već je krajnje vrijeme da se ispriča što se tamo događalo noću.

Došla bih i diskretno se smjestila, da ne uznemirim sjene o kojima će biti govora, na sanduke u kojima je tata gomilao šipke, i možda nam je zbog tih sanduka s šipkama,

uostalom, tata izričito zabranjivao da dolazimo u ovu dvoranu. Prvo bih uputila oči prema dnu sobe u kojoj je bilo veliko gubavo zrcalo, hoću reći, prekriveno listićima sivozelenog kamenca. Više nije odražavalo boje, takva je sudbina bolesnih zrcala. Od njega se sve odbijalo crno, bijelo i pepeljasto, sa suhim okusom protjecanja. Bilo bi se reklo - zaustavljeno zrcalo, kao što se kaže za satove, zrcalo koje nije odražavalo stvarnu sadašnjost dvorane, već lica iz njenog najdavnijeg sjećanja, kao kad mrtvo ugrabi živo, nek' mi vjeruje tko može, no evo zašto.

Jednom prilikom kad sam prilično dugo buljila u zrcalo, i pod uvjetom da ga uopće ne ispuštam iz vida, već spomenuta buka počela se pojačavati, a bila je to buka šumova, dalekog grohotnog smijeha, zgužvane svile, lepeza što se otvaraju nježnim trzajem šake, ptica koje sanjaju udarajući krilima po rešetkama svojeg zatvora. Jednom sam tamo povelu brata kako bih se uvjerila da nisam igračka svoje glave, ali ma kakvi. Zadrhtao je poput želea tek što je buka započela, a zatim je brže-bolje kidnuo. Ostala sam sama. Kog' briga za kukavice. Ja se ne bojim onoga što se mijenja u krivom smjeru i što se priječi onome što je uobičajeno u svijetu, to vas odmakne od okolne oronulosti i tvrdoglavosti svega da se istroši, ako je točno to što želim reći.

I likovi su se počeli pojavljivati u rekonvalescentnom zrcalu. Graja lica, s metežom koji se lagano pojačavao. I haljina do mile volje, i perika, i vitezova u fraku, ako to postoji, i svjetina se počela izljevati iz zrcala u dvorani, koje se ispunjavalo, preplavljivalo. Bez sumnje ću vas zaprepastiti, no dok su likovi oko mene poprimali oblik, iza mene, slijeva i zdesna, istovremeno sam imala dojam da se i sama ponestvarnujem, hoću reći da malo pomalo postajem nevidljiva, promatrala sam svoje ruke i vidjela skrhani mramorni pod kroz njih. Duskora više nisam postojala. Nisam bila ništa doli sjećanje na ovaj bal iz nekog drugog vremena, i moram vam reći, imala sam dojam da sve to pripada mojem najdavnijem djetinjstvu, ako sam ga uopće imala.

Usred gomile, osjetila sam oko sebe ruke neke kurve, ili svete djevice, koja je dobro mirisala, i koja se naginjala prema mojem uhu kako bi mi nešto rekla smijući se blagim osmijehom, iako više nisam postojala. I također mi se čini da ni tata, iako ga nisam vidjela, nije bio daleko. Bože što je ta kurva, ako je to uopće bila, mirisala dobro i nježno i svježe, poput buketa ruža. I eto, na samome kraju vidjela sam kako u mojem smjeru ide djevojčica koja se također smijala, i imala sam sasvim jasan osjećaj da ta djevojčica ima lice jednako mojem, isti osmijeh kao i ja, no ipak bez da je ona ja, kao jaje jajetu. Ne znam može li me se

shvatiti, no sve to, i taj osjećaj, samo trebam zatvoriti oči kako bih ga pronašla, jasnog poput sunca, u svojem šeširu. Zatim se metež raspršio, žamor je utihnuo, ostala sam samotna i začuđena, okružena tišinom paprati koju je vjetar što je ulazio kroz okna probijao ostacima šaputanja i mirnog zviždanja.

Prisjećavala sam se svega toga razmišljajući kako bih možda trebala otići tamo posljednji put, u plesnu dvoranu, prije nego što nas preplavi katastrofa, dok sam se vraćala iz svegleda u galeriji portreta prema kuhinji našeg zemaljskog boravišta. U jednoj sam ruci imala lampu, a u drugoj galimatijaš, jer mi je palo na pamet da ipak makar malo bdijem uz tatu. Slušajte, rekli biste mi da su sve ovo samo detalji, no ja činjenice bilježim izravno i jednostavno. Kad smo jutros polegnuli očeve posmrtno ostatke na stol, dobro se toga sjećam, dlanovi su mu bili okrenuti prema podu, prsti pomalo zgrčeni, poput vrtoglavca koji se grčevito drži za travu gledajući nebo jer se boji da bi mogao pasti u visine, do dubine bespogrešnih zvijezda. Bile su u istom položaju, te ruke, kad je brat nakanio svesti tatu na komadiće, sjećam se da sam to opet primijetila. No, sada su tatini dlanovi bili okrenuti prema nebu, raširenih prstiju, kao da je primao stigmatu, itd., kažem onako kako jest. Tomu se dodaje da je sada također bio golobrad poput dinje, glatkih usana, bez brkova ili zalizaka, ono što se zove ništa, i zum. Da bi se bilo sinom mogeg oca, treba se imati čvrstu kožuru i ne se bojati iznenađenja, to je to što sam htjela reći.

Prije nego što sam se susrela sa spinozinom etikom, koju ni mrvicu ne razumijem, i koja je da si počupaš kosu, postavljala sam si mnoštvo pitanja koja mi se, sad kad sam prosvijetljena, čine poprilično jasnima, i izazivaju sažaljenje, no koja su se unatoč tome ponovno postavljala u mojoj glavi, dok sam bdjela nad očevim posmrtnim ostacima pokušavajući ustanoviti stanje situacije svemira, brata i mene. Pitala sam se što će se s nama dogoditi, prije svega sa mnom. Ako nam ne uspije ostati živjeti na našoj zemlji, gdje će nas kvragu onda odvesti, pitam ja vas? I u tom slučaju, hoće li nas odvesti na isto mjesto, mene i brata, ili ćemo naprotiv zauvijek biti razdvojeni jedno od drugog, mogućnost od koje mi se u tom trenu glava okrenula u krivom smjeru tako da sam se morala dlanovima osloniti na stolac kako ne bih pala na pod, ponesena težinom svojih oteklina. Možda će odlučiti da i nas pokopaju u isto vrijeme kad i tatu, tko zna, i možda će nas prije toga upokojiti, ipak je to ljudski, tako da sam se ispitivala o načinima na koje bismo u potpunosti mogli prijeći, moj brat i ja, kao posmrtni ostaci, iz stanja naučnika u stanje sudruga, ako vidite što hoću reći.

I tu sam se prisjetila svakakvih pitanja koja sam si postavljala prije nego što sam pročitala totalno nerazumljivu spinozinu etiku, iz koje sam između ostalog naučila, ništa kasnije od prošle godine, da prava religija mora biti ne promišljanje smrti, već promišljanje života, gnjiležu! vrši svoju službu. To je uostalom bila jedna od tatinih izreka, da je naša zadaća da pokušamo shvatiti stvari, kao što je zadaća kaše da bude kaša, ne znam razumije li se njegova logika. Pojasnit ću. Kad sam bila još manja koza nego što sam sada, došlo mi je da se pitam, budući da znamo da smo smrtni, hoćemo li, nakon što u propisnoj formi postanemo trupla, brat i ja, završiti u raj, u čistilištu ili u paklu, nakon razdoblja limba nema drugih mogućnosti. Došla sam do zaključka da se ljude u čistilištu navodi da povjeruju da su u paklu. To je po mom mišljenju dosta. Nema potrebe za vječnom patnjom ako se jednu minutu pati misleći tijekom te jedne minute da će patnja biti vječna, bogami. Što se tiče pakla, nisam sigurno potvrdila da ne postoji, no najveća kazna nanesena vragu, pokušavala sam se uvjeriti, bila bi da mu bog ne pošalje nikog, jer vrag je tašt i zavidan poput mojeg brata, što zaslužuje kaznu, mila majko, i eto baš toga što me brinulo u vezi s bratom, hoće li se pokazati da stvoritelj svega kratko i jasno tamo baca ljude na temelju jedne odluke koja je u svakom slučaju nepovratna. Govorila sam si: "Jadan vrag." Ipak, njegovog truda ovdje nije nedostajalo, ako to mogu prosuditi po svojem boravku.

Sve to, kao što sam rekla, bilo je prije nego što me spinozalna etika poprskala svjetlom, time što podučava da se dignemo iznad praznovjerja od kojih ipak mogu zadrhtati tikve slabijeg kalibra. No tamo, pred svršenim činom tatinog trupla, priznajem da više nisam bila sigurna ni u što. Mogućnost da će nas seoski kipići silom natjerati da odemo u vječna lovišta, mojeg brata i mene, bez da nam daju posljednju pomast, pretpostavljam, u punom mi se smislu vraćala kroz rešetku ovih starih ispitivanja vezanih uz pakao i kompaniju. U la la, sve te stvari koje se neprestano mora držati u glavi. No zemlja bi bila ravna da si nitko na njoj ne postavlja pitanja.

Sjela sam nasuprot tijelu, na usran stolac koji je bio stolac na kojeg se tata volio smjestiti kako bi si nabacio sleđenicu. Držala sam se na njemu uspravnih ramena, leđa poput šipke, kao što se preporuča groficama, u skladu s dobrim obrazovanjem koje sam primila. U desnoj sam ruci još uvijek držala petrolejku, a galimatijaš u lijevoj, ruci srca, podnožje lampe bilo je naslonjeno na moje koljeno. Čula sam kretnje u tami oko sebe, no bila sam naviknuta, naše je imanje zlatni rudnik za životinjice, posvuda povlačimo gnjilež. Ipak, govorila sam si, tatina je smrt velika stvar. Značajan događaj, koji se tiče svemira u njegovoj zamislivoj ukupnosti. Njegovi su ostatci bacali sjenu na naše živote, moj i bratov, to je za očekivati, no ta

se sjena širila i drugdje, sve do svete zemlje, tko zna. Što će biti s planetom, kao i s bližnjima koji gmižu po njoj? Hoće li ih, kada saznaju tu novost, obuzeti bijes očaja i boli, hoće li posvuda privezati bombe, tako se to kaže, i sve spaliti, raskomadati, čupati si oči i dlake oko rupe, one u koju smo trebali zakopati tijelo? Hoće li sam Bog sići na naše polje, zabrinut, neuređene brade? Hoće li šume također propasti? I što ja znam. I to mi se okretalo u šeširu poput krila mlina.

Dok je otac postojao s ove strane stvari, život je barem imao smisao, koliko god bio naopak i neravan, eto što sam htjela reći. Od kretanja zvijezda i putanja neumoljivih galaksija, povrća što tvrdoglavo raste pod rutavom zemljom, sve do malih životinja što sasvim nisko trčkaraju u šikarama i do mirisa koje podižu iz krepih trava, sve je to imalo smjer, mada se nije tako činilo, smjer koji su određivale tatine zapovijedi. Kad je preminuo, kao da je divovski nalet vjetra jednim jedinim daškom pomeo zemlju ne ostavljajući na njoj ništa. Ne znam razumije li me se, i to me muči. Osjećam se skroz nesigurno, reklo bi se, otkad sa sobom postupam kao sa kurvom, što se tiče roda riječi.

No što će se dogoditi s Pravednom Kaznom, eto to me najviše mučilo u trenu kad sam se našla pred posmrtnim ostacima. Ona, hoću reći Pravedna, kako sam saznala za njeno postojanje, čovjek bi pomislio da izmišljam bijesne gliste, no dogodilo se ovako kao što ću sada prepričati. Bilo je jednom, puno prije nego što sam postala prirodni izvor krvi, nesumnjivo sam dakle pod guzom još uvijek imala cijelu ropotariju, kako nalaže vjera, i jedne sam noći vidjela oca, kad je vjerovao da smo u ništavilu sna, brat i ja, kako odlazi u hangar za drva, također nazvan podrumom, kako bi tamo proveo duge sate. Mojeg oca ne treba suditi samo po udarcima, imao je nešto na brizi, hoću reći u grudima, kao što ćemo se uvjeriti. Sa sobom je nosio petrolejku, jer noću je u hangaru crnilo u svojem kraljevstvu, i opasno je, zbog svega što je tamo razasuto i štetno. Već sam tada imala, da vam kažem, običaj lopatica u visokoj travi, na noći lijepih zvijezda, razumije se, s kosom razasutom oko mene u rosi hladnih bisera, ne računajući na smaragdne komarce, s kojima sam se uvijek izvrsno slagala, niti sve one malene životinje koje su me izbjegavale potihom trčkarajući kako ne bi uznemirile moje loše snove. I otac je prelazio cijelo polje, prolazeći mi ponekad tako blizu da je malo falilo da me ne pregazi, no toliko udubljen u svoje turobne misli da me, uronjenu u trave, nije niti vidio, pih. Nisam si radi toga razbijala glavu, nikad mi nije zagolicao znatiželju, i miješati se u to što me se kod tate nije ticalo, hoću reći htjeti shvatiti što ga je zaokupljalo tijekom dugih sati u podrumu mi nikad nije bila jača strana, sve do večeri kad se moje uho odjednom načulilo. Treba reći da je nešto bilo naopako u mome snu, u kojem mi nekad dođe da

govorim, hodam, obavljam ovu ili onu aktivnost, nemajući pritom o tome nikakvu spoznaju u šesiru, čak i pišem stvari kojima se idućeg dana jako čudim. Dakle, te sam se noći, u svojem somnabulizmu, tako se to zove, za nekoliko nogu udaljila od mjesta u polju gdje sam se običavala prepuštati krepkom ništavilu, zbog čega mi je uho bilo na tri žablja skoka od vrata hangara, to sam htjela reći. Čuvši žamor suza, ustala sam, barem četvrtine glave još uvijek u orbitama, i približila sam se podrumskom prozorčiću, no to nije sve. Bio je tamo otac, plakao je na koljenima, čelom naslonjen na stakleni sanduk kojeg sam tada vidjela prvi put, istinitog kao što sam i ja, i eto me, na vrat na nos uvučene u beskrajnu padinu fascinacije koja će potrajati mnogo godišnjih doba.

I to je bio prvi put, jer trebam primijetiti da izvan određenih dobro definiranih kategorija predmeta na ovome svijetu pokazujem malo interesa za ovozemaljske ispraznosti, i nikad mi nije palo na pamet da bi me se nešto u tom hangaru moglo ticati, zbog čega mu se nikad nisam približila na manje od četiri ili pet nogu, kao što je uostalom slučaj s puno ostalih zgrada na našem imanju, dakle kako sam mogla znati što se unutra nalazi, uključujući i Pravednu Kaznu?

Koju sam dakle vidjela prvi put, majke mi. Da mi je netko prije toga rekao da se tata imalo brine za nekakvo cvijeće skroz bih se smutila u glavi i ne bih u to povjerovala. No tata je išao tamo nekoliko puta tjedno, bez da je ijednom posumnjao u moju prisutnost s druge strane podrumskog prozorčića, rasipati cvijeće oko staklenog sanduka mrmljajući kao da razgovara s bližnjima poput mene ili vas. Moj je otac bio star otkako ga poznajem, do te mjere da mi se javljaju samo maštarije kad ga pokušam zamisliti drugačijeg, naprimjer u vrijeme kad je bio zgodan gospodinčić u mantiji u japanu. U nadolazećim ću ga godinama još čuti kako plače, i to sve češće, no osjetila sam, prvi put ga vidjevši u suzama, starog poput planina, kako razgovara kao da u staklenom sanduku nečeg ima, isti osjećaj, začuđen i bespomoćan, koji bih osjetila da sam vidjela kako iz starog suhog kamena odjednom kaplje kapljica krvi, vjere mi. Ne znam razumije li me se.

U svakom slučaju, tijekom doba koja su prolazila to je za mene postalo neka vrsta tajne mise, kojoj sam prisustvovala sama, čak i bez znanja svećenika koji je služio obred u podrumu. Očito nisam htjela da sazna da sam tamo, zbog pljuski i kompanije, koje sam si predočavala unaprijed, i dok je završavao i izlazio, dala bih petama vjetra, zum, prolazna i tiha poput mojeg prijatelja vretenca. Bilo mi je, uostalom, lako predvidjeti trenutak u kojem će tata završiti, budete u to uvjereni. *Ite missa est* ovoga svećenika, ako se to usuđujem reći,

sastojala se od toga da se na kraju stvari pobrine za Pravednu Kaznu, koju je isprašio tisućama briga, kojoj je mijenjao trakice, koje je oprezno premještao a zatim nježnim pokretima slagao u njenu nisku kutiju.

I jednom, kad je tata izašao, ne znam što mi se dogodilo u tikvi, ukopala sam se tamo ispred vrata, i spopalo ga je iznenađenje kad me vidio. On je podigao ruku, a ja lakat ispred obraza, vjerujući da ću imati posla sa znate već čime, no protivno svim očekivanjima njegov se dlan polako položio na moju lubanju i rekao mi je, tjeskobnim ali čvrstim glasom, pokazujući unutrašnjost podruma: « To je pravedna kazna », otud ime za nju koje sam nastavila koristiti.

I tako su mi Pravedna i sve što je bilo u unutrašnjosti podruma postali poznati, često sam tamo išla s tatom, to su svete uspomene. Pomagala sam mu pri uzdržavanju staklenog sanduka, na kraju sam se dobro upoznala s potonjim, govorila mu kao da se radilo o bližnjem, po uzoru na tatu, kao prava luda glavica. Na kraju bismo iščupali Pravednu Kaznu iz njene kutije, osim ako ju prošli put nismo pustili van, i to se događalo, i isprašili bismo ju, s mnogo obzira. Zatim nije bila rijetkost da duge sate provedemo u tišini, posjednuti, držeći se za ruke, istinito poput mene, moj otac i ja, to su svete uspomene. Zanimljivo je dakle ono što se događalo u meni, sad ću ja to vama reći. Činilo mi se kao da mi naviru prisjećanja na vrijeme u kojem ništa nije bilo slično našim danima na ovom prokletom imanju. Za početak, sunce: bilo je posvuda. I uvijek me slijedilo, istinito poput moje patnje. Bacala sam se amo i tamo, a ono je bilo ondje, spremno lijepiti se kao čičak u la la, na kraju je to postalo nesnosno, ne računajući to da mi je zaslijepljivalo oči. Ista stvar s mjesecom. Otišla bih na drugi kraj svojih nogu, ako se tako kaže, pa bih se igrala vraćajući se natrag po otiscima svojih koraka, i hop, eto opet mjeseca između vršaka stabala, uzalud sam trčala. Još i danas. Dođe mi da pomislim da mora da ipak nisam bilo tko, kad sam tako živjela, s dvije zvijezde za leđima. Isti problem s nakićenim oblacima. Tss.

Također mi se čini, da se vratim na to nezamislivo doba, ono o kojem sam sanjarila u podrumu, držeći očevu ruku, da visinom nisam dosegala ni do koljena svojeg tate, koji mi se činio visokim poput zida i koji se stalno smijao i smiješio, kao da je moguće da sam u nekom razdoblju svojega života na leđima imala dva malena krila, u stilu djetesca. I što uvijek prati tu viziju, nego ta slika kurve, ako je ona to bila, koja je mirisala dobro i svježije i nježno poput divljih ruža na rubu borove šume. Imam još jasniju tlapnju iz tog doba kad svojem ocu nisam dosegala ni do koljena, i to sljedeću. Uz mene je bila jedna anđelčica, koja nije bila ja ali mi je

nalikovala kao jaje jajetu, u što me brat i dalje pokušava uvjeriti, i tata je u rukama imao povećalo, tako se to zove, i pomoću tog povećala je magičnom sposobnošću hvatao sunčeve zrake koje su, udarajući jednu drvenu daščicu, stvarale crne tragove popraćene kolutićima dima. Tata se smiješio pišući slova tim tragovima koncentrirane munje, no o drvenoj ću daščici još pričati, sve u svoje vrijeme i mjesto, vidjet će se još zašto.

Da završim s ovim sjećanjima, ako to ona uopće jesu, rekla bih da su me dugo uznemiravala, posebno u snovima, i još prošle zime kad me bratac pokušao uvjeriti, protivno razumu, da negdje u planinama imamo sestricu, šta ja znam, rasprava koju sam, dobro se sjećam, ovdje negdje spomenula. No na kraju nisam dopustila da me to spriječi da spavam, preglupavo. Slegnula sam ramenom, bacila na to krv, kad bi mi došlo. Što se ostatka tiče, želim reći da se tata, kad se nismo nalazili u hangaru za drva, ponašao kao i obično, šutljivo poput jarca kad nam stigne na proljeće, udubljen u svoje turobne misli, stalno nam zapovijedajući iz sobe na katu, kao što je to činio još jučer.

Što se tiče mojeg brata, Pravedna Kazna, jedva da je o njoj imao pojma, toliko se, prvi put kad ju je vidio, vraški usrtario i zbrisao: vjerujem da o tome i dalje loše sanja.

No dobro, bila sam tamo pred tatinim posmrtnim ostacima prisjećajući se svega toga, naravno beskorisno, jer pamćenje – pa dobro, hoćete vi meni reći čemu to služi. Nastojala sam te stvari pospremiti u kut kako na njih ne bih više mislila, i razmišljati umjesto toga, preustrojstvom shvaćanja, o etici. Pribrala sam svoje ideje kako bih odredila trenutno stanje svemira, bratovog i svojeg. Otac je postao ni više ni manje nego stvar, jer u njemu više nije bilo nikoga, i osjećala sam da nam čak ni ta stvar u kojoj nije bilo nikoga više ne pripada. Dospjet će nam horde iz sela, ne mareći za naše običaje, ne poštujući ništa, shvaćajući još manje, zapjenjenih njuški, uznemireni i glupi poput muha, i oduzet će nam sve, naše imanje, moje rječnike, i Pravednu Kaznu, po svojoj prilici, a prema tome i upotrebu govora, i same tatine posmrtno ostatke koje će zakopati gdje im se sviđa, u prljavštinu i blato.

Okrutno je bilo čak i pomisliti da kad bi nas mogli ostaviti na miru, brata i mene, ne bi nam bilo ništa bolje. Da smo nastavili poštovati očeva pravila, ponavljati i dobro i loše iz krunice njegovih djela, samo bismo uzburkali prazninu, ako hoćete moje mišljenje, jer svi ti rituali bez živućeg tatinog tijela nisu imali ni repa ni glave, i sva krhka značenja koja sam dosad vamo-tamo vezala uz veliki nered svijeta, kao što sam na ilustracijama u svojim rječnicima vidjela djecu kako na jelu vješaju kugle u božićnim bojama, vidjela sam kako jedno za drugim pucaju u blagim daščicama, po uzoru na mjehuriće od sapunice, zbog same

činjenice veličajnog nestanka mojeg oca. Ono što ga je opametilo na «horizontu-našeg-života».

Reći ću vam, bez da se to sama sebi usudim priznati, jako sam dolazila u napast da prestanem mariti, da se prepustim, da čekam da dođu naši bližnji i da se pokorim njihovoj palici, jer mi više nismo imali, brat i ja, ni propisa ni zakona koji bi nas obranili od njihovih. Zabranila sam si sanjariti o dolasku lijepog viteza koji će me podignuti u svoje ruke kako bi me na svojem bijelom konju odveo u darežljive zemlje, prije svega sam pokušavala ne misliti o tome da bi taj lijepi vitez mogao imati vaš osmijeh i vaše oči i vaš široki mač, blistav poput žlice.

Moja jedina šansa, ako se to tako zove, dobro sam osjećala da se sastoji u tome da počnem svjedočiti, pa sam objema rukama uhvatila hrabrosti, hoću reći galimatijaš i olovku, i sa suzama koje su mi pekle oči ispisala sam tu prvu rečenicu: *Trebali smo preuzeti stvar u svoje ruke, brat i ja, jer jednog je jutro malo prije zore...*, ili nešto tome slično, jer nedostaje vremena, svega mi nedostaje, da bih mogla ponovno pročitati što sam napisala.

8. CONCLUSION

"Il n'existe pas de critère absolu de la bonne traduction; pour qu'un tel critère soit disponible, il faudrait qu'on puisse comparer le texte de départ et le texte d'arrivée à un troisième texte qui serait porteur du sens identique supposé circuler du premier au second."⁸¹

La première chose que nous avons apprise en écrivant ce mémoire est qu'il est plus facile de traduire quand on a, devant soi, une autre traduction du même texte que l'on peut regarder et se dire "Cette solution ne me plaît pas beaucoup. Je vais faire autrement." La deuxième chose que nous avons apprise est que, quoiqu'on ait devant soi une autre traduction du même texte, il est quand même difficile de le traduire. Tout en écrivant les autres parties du mémoire, nous sommes revenus constamment à la traduction, car chaque nouveau texte,

⁸¹ Ricoeur, Paul. 2004. *Sur la traduction*. Bayard: Paris. p. 39.

chaque théorie nouvelle et les expériences en dehors du travail sur ce mémoire nous ont donné de l'inspiration et des idées pour mieux faire notre traduction.

Outre la traduction de deux extraits du roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, nous avons aussi présenté le roman et son auteur, Gaétan Soucy. Ces informations générales sur l'auteur et le contenu du roman ont été suivies par une brève présentation du personnage principal et de sa motivation, qui porte sur les stratégies de traduction dans la suite. Nous avons dédié un chapitre à l'analyse des fautes de traduction, que nous avons identifiées et sélectionnées, et à la recherche de solutions plus convenables, tout en essayant de ne pas faire nous mêmes de telles fautes. Nous avons traité des particularités du roman en ce qui concerne le style. Nous avons sélectionné des exemples d'emprunts que nous avons identifiés dans le texte. Il nous reste pour chaque chapitre le sentiment que nous aurions pu dire beaucoup plus et que nous n'avons touché que superficiellement les thèmes exigeants auxquels on pourrait dédier des travaux plus étendus que le nôtre. Nous avons trouvé et lu plusieurs textes dédiés à la littérature au Québec et aux aspects variés de l'acte traduisant et de la traductologie. Au cours de notre lecture, nous avons découvert de nouvelles informations et savoirs concernant le côté technique de la traduction, de nouvelles approches à ce métier et nous avons essayé de les appliquer au texte que nous avons traduit.

Nous avons cité, dans l'introduction, une explication assez enthousiaste du travail, de la tâche de traducteur. Bien que nous sachions, comme toute personne qui s'est déjà confrontée à la traduction d'un texte, quel que soit son genre, que ce travail est dur et difficile, nous savons aussi qu'il peut être intéressant et beau. Nous voudrions donc conclure ce mémoire avec la citation suivante d'Annie Lebeau avec laquelle nous avons entamé le présent mémoire:

"Il existe presque autant de traductions possibles que d'individus. Une même personne peut traduire autrement un même texte à différents moments de sa vie. Si on me demandait de refaire la traduction des Trois Sœurs aujourd'hui, je traduirais probablement différemment parce que le texte résonnerait différemment à mes oreilles cinq ans plus tard. Mon lien avec la langue, mon expérience de vie et de traduction ont évolué. Le traducteur doit traduire avec sensibilité et ne peut faire fi de sa subjectivité. Il doit en quelque sorte revivre le processus de création qu'a vécu l'auteur afin de transmettre une œuvre d'art à part entière. Le désir de traduire, comme celui de faire du théâtre, naît d'une volonté de partage : une quête sans fin de la connaissance de l'autre."⁸²

⁸² Lebeau, Annie. 2004. p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaires

Putanec, Valentin. 2003. *Francusko-hrvatski rječnik*. Školska knjiga: Zagreb.

Robert, Paul. 2007. *Le Nouveau Petit Robert*. Le Robert: Paris.

Šarić, Ljiljana et Wittchen, Wiebke. 2008. *Rječnik sinonima hrvatskoga jezika*. Jesenski i Turk: Zagreb.

Références

Albir, Amparo Hurtado. 1996. "La traduction: classification et éléments d'analyse", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol. 41, n°3. Pp. 366-377.

Baccheretti, Pierre. "Traduire ou interpréter", dans *La traduction: problèmes théoriques et pratiques*, références, pp. 207-230.

- Bellos, David. 2012. "La traduction de textes littéraires", dans *Le poisson et le bananier, L'histoire fabuleuse de la traduction* traduit par Daniel Loayaza. Flammarion : Paris. Pp.311-319.
- Berman, Antoine. 1999. *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Seuil: Paris.
- Boivin, Aurélien. 2001. "La petite fille qui aimait trop les allumettes ou la métaphore du Québec", dans *Québec français*, n°122, pp. 90-93.
- Cabré, Maria Teresa et Yzaguirre, Lluís. 1995. "Stratégie pour la détection semi-automatique des néologismes de presse", dans *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 8, n°2. Pp. 89-100.
- Dancette, Jeanne. 1989. "La faute de sens en traduction", dans *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol 2, n°2, pp. 83-102.
- D'Apollonia, François. 1993. "Ouvrage recensé: Dictionnaire québécois d'aujourd'hui", dans *Horizons philosophiques*, vol. 3, n°2. Pp. 124-127.
- Décarie, David. 2006. "Ma langue à toi", dans *Voix et Images*, vol.31, n°3, pp. 156-160.
- Desmeules, George et Lahaie, Christiane. 2011. "De quelques personnages enfants", dans *Québec français*, n°122, pp. 80-82.
- Dubuc, Robert. 1968. "Vie des néologismes", dans *Meta: journal des traducteurs*, vol. 13, n°4. Pp. 188-190.
- Dussart, André. 2005. "Faux sens, contresens, non-sens...un faux débat?", dans *Meta : journal des traducteurs*, vol 50, n°1, pp. 107-119.
- Gaboriau, Linda. 1009. "Traduire le génie de l'auteur", dans *Jeu : revue de théâtre*, n°56, pp. 43-48.
- Henry, Jacqueline. 2003. *La traduction des jeux de mots*. Presses Sorbonne Nouvelle : Paris.
- Laplante, Laurent. 1999. "L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf", dans *Nuit blanche, le magazine du livre*, n°74.
- Larose, Robert. 1998. "Méthodologie de l'évaluation des traductions", dans *Meta : journal des traducteurs*, vol 43, n°2, pp. 163-186.

Lebeau, Anne-Catherine. 2004. "La traduction vivante", dans *Spirale: arts * lettres * sciences humaines*, n. 197. Pp. 17-18.

Massicotte, Micheline. 1984. "Trésor de la langue française au Québec (X)", dans *Québec français*, n°55. Pp. 78.

Ricœur, Paul. 2004. *Sur la traduction*. Bayard: Paris.

Sergent, Julie. 2000. "Cet amour inéluctable", dans *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n°97.

Slater, Catherine. 2011. "Location, Location, Translation: Mapping Voice in Translated Storyworlds", dans *StoryWorlds: A Journal of Narrative Studies*, Volume 3, University of Nebraska Press, pp. 93-115.

Soucy, Gaétan. 1998. *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Éditions Boréal: Montréal.

Soucy, Gaétan. 2003. *Djevojčica koja je previše voljela šibice*. Traduit par Ita Kovač. OceanMore: Zagreb.

Zaremba, Charles et Dutrait, Noël (dir.). 2010. *Traduire, un art de la contrainte*. PUP: Aix-en-Provence.

Sitographie

http://m.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2013/07/10/008-gaetan-soucy-deces.html

<http://www.journal-d-une-lectrice.net/m/article-10983209.html>

<http://www.llsh.univ-savoie.fr/lea/Perdrieau/conseils.htm>

www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/auteurs/gaetan-soucy-61.html

<http://www.merriam-webster.com/>

